

logo not found or type unknown

Title Jésus et ses juges d'après "La cité inique" du Dr. Kamel Hussein / par
G. C. Anawati, O. P.

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire
/ Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis)
Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 2 (1955)

pages 71-134

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/66495>

JESUS ET SES JUGES

D'APRES

“LA CITE INIQUE”

du Dr. KAMEL HUSSEIN

par

G. C. Anawati, O. P.

Il y a quelques mois paraissait au Caire un livre au titre quelque peu mystérieux, *Qaryaton zālīma* (*La Cité inique*) du Dr Kamel Hussein. L'auteur, médecin renommé du Caire, ancien recteur de l'Université Ibrahim, membre de l'Académie Arabe et de l'Institut d'Égypte, est une des personnalités les plus marquantes de l'élite musulmane égyptienne par sa science professionnelle et sa culture humaniste. Pour la première fois dans l'histoire des lettres arabes, un auteur musulman abordait un thème d'une exceptionnelle importance, le procès de Jésus, et le traitait avec infiniment de respect, de l'originalité, un sens profond des problèmes qu'il soulève, et dans un style élégant qui en fait une œuvre littéraire de premier plan.

Aussi avons-nous pensé qu'une analyse détaillée de l'ouvrage avec de larges extraits intéresserait nos lecteurs. C'est l'objet de cet article. Pour faciliter la compréhension d'un livre au caractère artistique si prononcé et où le dessein philosophique de l'auteur prépare et soutient les diverses phases du récit, il ne sera pas inutile, croyons-nous, de faire précéder cette analyse par un exposé synthétique qui soulignera les qualités littéraires de l'œuvre et dégagera en même temps les principes philosophiques qui en sont à la base. Ce n'est qu'au terme de cette introduction et

de l'analyse détaillée des chapitres que nous exprimerons les quelques réserves que nous pensons devoir faire au sujet de certaines positions de l'auteur à l'égard du christianisme.

* * *

L'ouvrage se présente comme un triptyque prenant successivement comme centre d'intérêt les Juifs, les Apôtres et les Romains. Tout le récit se déroule le Vendredi-Saint et les principaux personnages, dans chaque tableau, réagissent selon leur tempérament devant le fait capital de la condamnation de Jésus considérée comme le plus grand crime de l'histoire.

La variété des personnages présentés (une pauvre bergère, l'accusateur public, le conseiller juridique, Lazare, Caïphe, Marie-Madeleine, Pilate, un soldat chrétien, un philosophe grec, un mage, les Apôtres etc.), celle des scènes où ces personnages s'affrontent, expriment et discutent leurs opinions permet d'amener avec habileté la plupart des problèmes qui se posent à la conscience humaine. La personne de Jésus, invisiblement présente à tous les participants du drame, ne paraît qu'à de très rares intervalles et d'une façon très rapide.

On verra en détail dans les pages qui suivent comment l'auteur a su tirer parti de ce sujet. Mais, malgré tout le soin que nous avons mis dans la traduction des textes, nous craignons d'avoir trahi, du point de vue littéraire, ce qui fait la beauté de l'œuvre. "Traduttore, traditore". Le génie de la langue arabe est si propre, ses exigences de style si spéciales qu'il est rare qu'une traduction ne tourne pas à la caricature.

Ce qu'il faut signaler dans tous les cas, ici, c'est l'élégance discrète du style qui s'adaptant aux diverses situations et aux personnages, se fait tantôt rapide et vif dans les réparties d'interlocuteurs intelligents, tantôt ample et redondant pour souligner l'emphase de certains discours, tantôt ironique, voire mordant, quand il s'agit de ridiculiser des personnages visiblement antipathiques à l'auteur. Celui-ci sait utiliser très habilement les ressources de la langue arabe pour souligner, par des associations d'idées, les correspon-

dances des états d'âmes avec le monde extérieur.

La présentation même de l'ouvrage est originale du point de vue de la littérature arabe. On a depuis longtemps remarqué le caractère analytique, discontinu de la pensée arabe qui procède par touches successives plutôt que par vastes tableaux synthétiques. Ici, l'auteur, sans rien perdre des qualités ancestrales, a su les intégrer dans un tempérament à la fois d'artiste et de savant. Le livre est composé comme une œuvre d'art: le seul fait déjà de tout centrer sur une seule journée, et sur un seul événement, "la condamnation de Jésus", donne une profonde unité à toute la trame de l'ouvrage, malgré le grand nombre de personnages qui passent devant nos yeux et les multiples problèmes qui sont soulevés. Une véritable atmosphère est créée autour de la personne du Christ et le lecteur suit, avec émotion, les débats de conscience dont l'issue lui reste cachée jusqu'à la fin.

Certains personnages sont admirablement décrits. Nous songeons particulièrement à Caïphe: l'auteur a su d'abord décrire avec précision les circonstances qui l'amenèrent au pouvoir, son caractère, sa conception rigide de l'autorité, son amour de la chose publique, la lutte entre son idéalisme et le réalisme politique, sa souplesse. Il le suit à travers ses hésitations à l'égard du nouveau Prophète et nous fait partager en quelque sorte sa nuit d'insomnie quand il pèse longuement le pour et le contre et que finalement, découragé, il laisse les choses aller leur cours.

De même, il faut signaler certains dialogues très vivants, par exemple celui du procureur général et de sa femme et des réparties qui, dans le contexte, ont la concision et la plénitude du théâtre classique.

Peut-être ça et là certaines répétitions paraîtraient aux yeux d'un lecteur occidental inutiles. Mais on sent que l'auteur a voulu, par ce moyen, insister sur certains points essentiels.

Une fois ces quelques remarques faites sur le style et la présentation de l'ouvrage, il nous faut aborder la question plus importante des idées exprimées dans le livre et, plus particulièrement, l'attitude de l'auteur à l'égard du Christ et du christianisme.

Une remarque préliminaire s'impose. On pourrait dire que le Dr Kamel Hussein en adoptant la forme qu'il a prise s'est, en quelque sorte, soustrait à l'avance à toute critique de la part des historiens, des exégètes ou des théologiens. Le titre du livre, emprunté à une expression du Coran, peut tout aussi bien s'appliquer à un pur roman, à un conte historique romancé ou à un ouvrage d'histoire. A aucun moment l'auteur ne s'explique sur la nature de l'ouvrage: une reconstruction historique, une interprétation des événements, un schéma artificiel commode pour exprimer ses thèses propres. Aussi on serait vraiment mal venu de lui reprocher tel ou tel point historique, telle ou telle interprétation: il pourra toujours répondre qu'il s'est délibérément mis à l'abri de tels reproches.

Mais une lecture attentive de "*La Cité inique*" ne peut manquer d'y voir apparaître le dessein arrêté d'une part d'exposer un certain nombre d'idées bien définies, une philosophie personnelle et d'autre part de respecter scrupuleusement à la fois les sentiments des lecteurs musulmans et des lecteurs chrétiens. Essayons de voir de quelle manière.

En ce qui concerne sa philosophie personnelle, le Dr Kamel Hussein a voulu la condenser en quelques pages très denses comme conclusion de son livre. Il s'agit avant tout, comme on va le voir, d'une philosophie essentiellement morale qui entend régler le comportement de l'homme, non résoudre des problèmes proprement métaphysiques. On aurait tort, pensons-nous, de les envisager de ce dernier point de vue avant d'essayer de voir ce que l'auteur entend exprimer par certaines de ses catégories qui lui sont assez personnelles.

On peut distinguer dans l'homme, nous dit le Dr Kamel Hussein, trois forces qui règlent son activité: la force vitale, l'intelligence, la conscience. La force vitale comprend les instincts, les appétits, les tendances. Elle est essentiellement facteur d'énergie. Sans elle, l'homme serait apathique. En tant que source d'activité, elle est bonne. Mais c'est une source qui jaillit aveuglément, d'une manière pressante, elle cherche avant tout à maintenir l'homme dans l'être, sans se soucier de ses besoins intellectuels ou moraux.

L'intelligence est une faculté de connaissance: elle

éclairer la route de l'homme, elle lui permet de prospecter le monde, d'élaborer des théories scientifiques, de maîtriser la nature. Elle lui permet d'acquérir de l'expérience.

La conscience, elle, est la faculté qui indique le bien et le mal. C'est essentiellement le frein qui assigne à la force vitale et à la raison des limites qu'elles ne doivent pas franchir. Elle est une participation, ou pour employer l'expression même de l'auteur, une "étincelle de la lumière divine" (p. 2). C'est elle qui distingue l'homme de l'animal, beaucoup plus que l'intelligence.

Chacune de ces forces a son domaine propre. Le désordre provient de ce que l'une ou l'autre de ces forces veut confisquer à son profit le domaine de l'autre: si c'est la force vitale qui régit, on a affaire à des hommes qui entendent uniquement jouir de la vie et qui ne croient qu'à la force brutale. Si c'est l'intelligence qui s'arroge le droit de tout régler, elle méconnaît les puissances vitales de l'homme et ses besoins affectifs et elle risque soit de ne pas en tenir compte, soit de vouloir les dominer despotiquement. Par ailleurs, en n'obéissant qu'à elle-même, elle aurait tendance à oublier les prescriptions de la religion quand elles ne concordent pas avec les conclusions auxquelles elle aboutit. Enfin la conscience, bien qu'uniquement bonne en elle-même, peut amener ceux qui sont chargés de la promouvoir à montrer une certaine étroitesse et de l'impatience à l'égard des idées contraires à celles qu'ils ont et une dureté inhumaine, en voulant imposer inconditionnellement à tous des principes abstraits, sans tenir compte de la diversité des tempéraments et des conditions d'existence.

Chacune de ces forces a son bien propre qu'elle poursuit sans tenir compte des biens des deux autres. S'il y a heurt, ces biens peuvent se détruire mutuellement. Par contre, les déviations des trois peuvent se renforcer l'une l'autre: la tyrannie des instincts s'accorde avec la suffisance de la raison et toutes deux trouvent une alliée dans l'étroitesse et l'impatience des docteurs religieux.

Comment arriver à coordonner les aspects de bien de chacune de ces forces de façon à ce que chacune renforçant l'autre, il en résulte une vie vraie, riche ? Par leur harmonie, chacune d'elle demeurant strictement dans son domaine.

Autrement dit, il faut, d'une part tenir compte intelligemment des instincts et des tendances vitales comme sources de vie, en les réglant par les deux autres forces, d'autre part, il faut que l'intelligence reconnaisse les limites imposées par la conscience.

En second lieu, il faut que l'intelligence et la conscience gardent chacune sa nature: l'intelligence étant un guide, la conscience un frein et un avertisseur.

Par ailleurs, la morale véritable consiste non à fixer un certain nombre limité d'objets bons et justes à atteindre par des moyens déterminés et considérer comme mauvais tout ce qui y contredit, mais bien à préciser aux hommes où se trouve le mal et à ajouter qu'en dehors de cela tout est bon et juste. Ce mal peut être précisé par rapport aux trois forces qui intègrent l'homme. C'est l'apathie de celui-ci qui nuit à la force vitale, c'est son ignorance qui obscurcit l'intelligence et c'est l'adoration des fausses idoles qui lèse la conscience. Ces erreurs exclues, tout le reste est bon, l'homme peut en jouir en toute liberté.

Cela, c'est la philosophie explicitement exprimée comme étant la sienne puisque le Dr Kamel Hussein la donne en conclusion à son ouvrage *Au fond*, on pourrait presque dire que toute la trame de celui-ci était destinée à mettre en évidence ces quelques principes que l'auteur considère comme la base même de la vie morale. Toute la science politique des Romains et toute la vie religieuse des Juifs ne les ont pas empêchés de commettre "le plus grand crime de l'histoire" parce que, précisément, ils n'ont pas tenu compte de ces principes, ils n'ont pas obéi à la voix de leur "conscience."

On remarquera que ce mot qui revient si souvent sous la plume du Dr Kamel Hussein a, chez lui, un sens spécial: c'est une espèce "d'impératif catégorique", sans contenu intellectuel précis qui, à un moment donné, devant une action à faire, dicte un verdict absolu: "Cet acte est mauvais, il ne faut pas le faire". Il faut avouer que ce concept ne laisse pas d'être obscur: s'agirait-il d'une faculté spéciale, *distincte* de la raison? Dans certains passages, l'auteur, pour bien montrer le caractère *sui generis* de cette conscience qui est la différence spécifique de l'homme dit que, même si

l'animal arrivait à avoir l'intelligence, tant qu'il n'aurait pas cette conscience, il ne serait pas homme. Il semble que l'intelligence est conçue comme une faculté "technique" de connaissance, ordonnant les concepts, les jugements dans le seul ordre du *factibile*, de la chose à faire, sans référence à la fin dernière, une espèce de raison raisonnante qui est indifférente à l'ordre moral. Si nous avons bien compris la pensée de l'auteur et d'après les exemples donnés au cours de son livre, il semble que la raison, même dans le domaine de l'agir (par exemple Caïphe se demandant s'il faut laisser condamner Jésus: la raison dit "oui", la conscience "non") s'en tient à des motifs utilitaires, à des considérations personnelles, sans référence à la loi morale ou en référence à une valeur humaine devenue "idole" (nation, race, religion), alors que la conscience se réfère directement à Dieu.

Quand le Dr Kamel Hussein nous dit que si les Apôtres avaient suivi la raison, ils auraient essayé de sauver le Christ à tout prix mais qu'en lui obéissant, ils avaient, contre leur raison, obéi à leur conscience, cela semble paradoxal à première vue. Ce n'est qu'en tenant compte du vocabulaire spécial de l'auteur qu'on peut saisir ce qu'il veut dire.¹

(1) Le Dr Kamel Hussein a bien voulu prendre connaissance de notre article et nous faire part de ses remarques. Cela nous a permis de mettre au point certains aspects de sa pensée qui nous avaient échappé. Nous l'en remercions vivement. En ce qui concerne la question de la conscience, le Dr Kamel Hussein a consenti à préciser lui-même pour nos lecteurs, sa position exacte. Nous sommes heureux de publier ci-dessous le texte de sa lettre à ce sujet :

"Mon cher ami,

Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire attentivement mon livre, sont intrigués par ma conception de la "conscience" qui est le leitmotiv de l'œuvre tout entière. Pour quelques uns elle reste un postulat, une conception que j'aurais voulu délibérément vague pour qu'elle soit plus utile ou plus commode. Pour d'autres ma "conscience" ne correspond pas exactement à la conscience des théologiens, des philosophes ou des moralistes.

Or je conçois la conscience comme une loi aussi certaine et aussi démontrable que la loi de la gravité ou les lois biologiques avec des différences dues à la nature des choses gouvernées par ces lois. Tout cela fait partie d'une théorie générale que je développerai un jour dans un autre travail. Il s'agit de ce que j'appelle "la hiérarchie des lois", par laquelle je cherche à découvrir les rapports entre les lois physiques, chimiques, biologiques et humaines. Je prouverai qu'il y a une autre loi qu'on peut appeler supra-humaine, divine ou morale qui est

Cette notion spéciale de la "raison" et de ses rapports avec la conscience va se refléter dans la plupart des problèmes soulevés par le Dr Kamel Hussein au cours de l'analyse de ses personnages. Ici le terrain est moins solide, nous voulons dire qu'il serait imprudent de mettre au compte de la philosophie de l'auteur les opinions qu'il expose au nom de ses personnages. Nous ne pensons cependant pas nous tromper en affirmant que les thèses suivantes expriment la pensée même de l'auteur:

1. Tout ce qui peut induire les hommes en erreur se trouve représenté dans l'erreur incroyable commise par ceux qui ont condamné Jésus.

2. Les multiples sources d'erreur chez l'homme proviennent d'une seule origine: la désobéissance à Dieu représenté en nous par la conscience.

3. L'existence de Dieu est prouvée par l'existence de la conscience qui fait partie intégrante de la structure psychique de l'homme. La foi, la vérité purement religieuse, la loi morale sont l'expression des lois de la conscience, donc de Dieu.

4. Ces lois sont aussi naturelles à l'homme que l'eau l'est pour le poisson. Elles n'ont pas besoin d'être prouvées par la raison. Elles n'ont besoin d'être justifiées par aucun

aussi supérieure aux autres lois que les lois de l'homme en tant qu'animal intelligent sont supérieures aux lois purement zoologiques. Cette supériorité des lois dans la hiérarchie est une supériorité spéciale. Le plus petit homme est supérieur au plus grand dinosaure parce qu'il est régi par la loi de l'intelligence à laquelle échappe le dinosaure. Cela n'empêche que cet animal est, du point de vue purement animal, plus fort que l'homme. D'une façon analogue, le plus petit croyant est bien supérieur au plus intelligent des hommes qui ne sont pas sujets à la loi morale malgré la grandeur de leur raison.

Cette conception de la conscience la sépare nettement de l'intelligence et de la raison. Elle est la loi qui fait sentir à l'homme ce qui est mal, ce qu'il ne faut pas faire. C'est le sommet de toutes les lois, le point culminant d'une loi biologique universelle, celle de "l'inhibition". D'où son caractère impératif. Mais je me garde de baser cette loi sur des prémisses philosophiques: je la conçois comme une loi de l'univers semblable aux autres lois naturelles et qui occupe la place supérieure dans la hiérarchie de ces lois.

Il serait trop long de développer maintenant cette conception de la conscience dans les détails qu'elle implique. Il suffit de signaler ici son existence, sa supériorité, son indépendance de la raison, sa place dans l'évolution naturelle des lois de l'univers, son caractère impératif et inhibitoire."

argument pas plus qu'on ne justifie la loi de la gravité.

5. Ces lois sont propres à l'individu. La société n'a pas de conscience. Autrement dit il n'y a pas de morale collective en dehors des individus. Pour assurer l'intégrité de la société, il faut que les individus restent absolument et entièrement fidèles aux lois morales individuelles sans en excepter aucune. Une société commet fatalement des erreurs si les individus se permettent d'outrepasser la dictée de leur conscience.

6. La problème du mal, souvent mal posé, reçoit une explication valable en envisageant d'une part le tout de la création, d'autre part le mal causé par les hommes.

7. La guerre est un mal entretenu par le culte des fausses idoles: gloire, dignité nationale etc.

8. Les atrocités commises par les hommes sont rendues possibles par la responsabilité collective: un homme seul n'accepterait jamais de les commettre.

* * *

Ces précisions sur les positions philosophiques de l'auteur vont nous permettre de mieux comprendre le déroulement des événements tels qu'il les décrit et surtout de saisir le sens des discussions qui, tout le long du récit, s'engagent entre les personnages.

Le livre s'ouvre par deux petites pages intitulées "Un Vendredi" où se trouve le leit-motiv de tout l'ensemble. "Ce jour-là, les fils d'Israël furent unanimes à réclamer aux Romains la crucifixion de Jésus pour mettre fin à sa mission. Cette mission consistait essentiellement à demander aux hommes de prendre la conscience comme juge de leurs pensées et de leur action. Aussi en décidant de le mettre à mort, les hommes voulaient en même temps tuer la conscience humaine et éteindre sa lumière. Ils s'imaginaient que leur raison et leur religion pouvaient leur intimer des ordres supérieurs à leur conscience. Ils ne comprenaient pas que lorsque les hommes perdent celle-ci, rien ne peut la remplacer. En effet, la conscience humaine est une étincelle de la lumière divine et les hommes n'ont pas d'autre lumière qu'elle. S'ils ne la prennent pas pour guide, toute vertu

devient défaut, tout bien se transforme en mal, la raison en sottise." (p. 2)

C'est ce thème qui va être constamment repris tout au long du livre. Comment cette lumière de la conscience peut être obscurcie, c'est un point que l'auteur mettra beaucoup de soin à expliquer et à illustrer chez les divers personnages.

I. CHEZ LES JUIFS

1. Le sommet de la montagne.

Tout d'abord nous sommes conduits au milieu des juifs qui, à divers titres, sont mêlés à la condamnation du Christ. Un premier tableau nous transporte au Calvaire, le matin du Vendredi-Saint, un jour de printemps clair, lumineux auquel les habitants de Jérusalem sont habitués. Chacun vaque tranquillement à son travail. Des bergers conduisent aux verts pâturages leurs moutons. Une petite bergère, en guenilles, laissant le Mont des Oliviers et les pâturages fertiles qui l'entourent conduit ses quelques moutons sur le Calvaire. Elle n'a aucune idée de ce qui va se passer dans l'après-midi.

Les hommes du peuple, en se rendant à leur travail évoquaient entre eux la décision prise la veille au soir au Sanhédrin, à savoir la condamnation de Jésus à être crucifié. Ils étaient unanimes à en reconnaître le bien-fondé. Quant aux représentants de l'autorité, ils étaient épuisés par une longue nuit de discussion orageuse. Ils avaient fini par obtenir la condamnation de cet homme qui, par sa prédication nouvelle, risquait de renverser les principes les plus solides de la religion traditionnelle.

2. L'accusateur public.

Ce premier fond de tableau esquissé, l'auteur va nous introduire davantage dans l'intimité de certains juifs qui sont plus immédiatement responsables de la décision prise. Et d'abord le procureur général (l'accusateur public) qui, malgré son brillant succès de la veille, subira les premiers assauts de sa conscience. Il avait, le jour précédent, accumulé les accusations contre le nouveau Prophète et, en

décrivant les dangers extrêmes que courait la religion, excité la colère du Sanhédrin et emporté la condamnation décisive.

Nouvellement marié à une des plus belles filles de l'aristocratie de Jérusalem, il était l'homme le plus heureux d'Israël. Il aimait sa femme passionément et celle-ci était très éprise de lui. Ce jour-là était précisément l'anniversaire de sa naissance; elle voulait le retenir auprès d'elle. A grand regret, il s'excusa: il lui fallait se rendre à la Salle de Réunion pour une affaire d'une exceptionnelle gravité. Sa femme s'étonna et demanda avec une pointe de hauteur si leur amour n'était pas supérieur à tout:

— "Qu'y a-t-il donc, ajouta-t-elle, à la Salle de Réunion ?

— Ils ont demandé la tête d'un homme qui a soulevé contre lui tout le monde: le peuple, les prêtres, les hommes de la Loi. Il faut que nous décidions de son sort aujourd'hui.

— Que m'importe tout cela. Penses-tu que le sort d'un homme du petit peuple soit plus digne de tes soins que ton amour pour moi ? Combien d'hommes ne crucifient-ils pas tous les jours ? Mais ce jour est à moi, et il n'arrive qu'un fois l'an.

— Peut-être aussi la mort sur la croix d'un homme tel que ce Prophète ne se reproduira jamais au cours des siècles." (p. 10)

La conversation se poursuivit sur un ton tour à tour sérieux ou plaisant mais où l'on sentait peu à peu la femme s'ouvrir à la nouvelle doctrine. Car, enfin, de quoi accusait-on cet homme ? Pourquoi, demanda-t-elle à son mari, l'avait-il attaqué avec une telle violence ?

— "Il veut, répondit celui-ci, rendre les ignorants nos égaux. Il veut que les pauvres et nous soyons au même rang. Il y a là de quoi détruire toute la Loi d'Israël. Te plairait-il que nous devenions les égaux de ce forgeron qui travaille en face de notre maison ?

— A mon avis, répliqua sa femme, le seul avantage que tu aies sur lui, c'est que je suis ta femme et qu'il n'a pas de femme comme moi... Je ne pense pas que le seul fait de désirer que les pauvres soient vos égaux soit un crime qui mérite que des hommes soient crucifiés". (p. 11)

Mais ce n'est pas, aux yeux du Procureur général, le seul crime dont se soit rendu coupable le nouveau Prophète:

ne s'est-il pas mis en tête de nier certains attributs traditionnels de Dieu, sa justice vengeresse (jabarūt) par exemple, pour affirmer que Dieu est essentiellement l'Amour ? "Il veut que les hommes ne craignent pas Dieu. Ce qu'il leur demande, c'est d'aimer Dieu parce que Dieu les aime." (p. 12)

Ces paroles trouvèrent chez la femme un étrange écho : "Dieu est l'Amour". Entre elle et son mari s'engagea une discussion, aux réparties vives, sur la nature de l'amour et comment il joue un rôle différent chez l'homme et chez la femme. Elle finit par le laisser partir mais elle était déjà touchée au cœur".

"Le Dieu de cet homme ne peut être que l'auteur du bien. Ils le crucifèrent aujourd'hui sous prétexte qu'il a nié Dieu. En fait il n'a nié que l'idée qu'ils se font de Dieu... Ah! si je pouvais aller là où ils veulent le crucifier et regarder celui qui affirme que Dieu est l'Amour. Qui sait ? Peut-être alors me consacrerai-je à ce nouvel amour ?...". (p. 15)

Le procureur, lui aussi, commença à être moins sûr de lui-même et il eut besoin d'évoquer à nouveau tous les arguments de la veille pour calmer quelque peu sa conscience.

3. L'échoppe d'un forgeron.

En sortant de sa maison, il passa devant l'échoppe d'un forgeron. D'ordinaire, il n'accordait aucune attention à celui qu'il considérait comme appartenant à une catégorie inférieure à la sienne. Mais il ne put s'empêcher de s'arrêter. Cette fois-ci, un homme, en grande colère, était en train d'injurier le pauvre forgeron. Il lui reprochait violemment de ne pas avoir fabriqué quatre grands clous qu'il avait promis aux Romains pour ce jour-là. Il lui rappelait que ce qui assurait le succès aux fils d'Israël dans le monde, c'était leur sérieux et leur fidélité à tenir leurs promesses. Et voilà que ce forgeron, par paresse ou par sottise opposition n'avait pas préparé les objets demandés. Il lui offrit le double de la somme primitive. Le forgeron, sans dire un

mot, prit l'argent et fit le geste de le jeter dans la forge. L'homme eut juste le temps de lui retenir la main. A ce moment, il se retourna et vit saint Pierre à la porte de l'échoppe. Il comprit que c'était lui qui avait dissuadé le forgeron de fabriquer les clous sachant qu'ils allaient servir à crucifier le Christ. Sa colère se fit plus violente. Il se lança dans un grand discours pour essayer de se justifier devant ses deux coreligionnaires. De deux choses l'une: ou Jésus est un faux Prophète, alors sa mort est licite et nous serons récompensés pour avoir contribué à le crucifier. Ou bien, c'est un vrai Prophète. Mais dans ce dernier cas qu'a-t-il à craindre, lui, commerçant, de la part de Dieu ? En quoi serait-il coupable ?

"Je sais à quoi va servir ce fer, mais ce n'est pas moi qui le fabrique : je me contente de le vendre et de l'acheter. Or Dieu ne punit pas la vente et l'achat. La Torah n'en dit rien. Toi, tu fabriques le fer mais tu n'as pas à te soucier de sa destination... D'ailleurs ce fer, je ne le toucherai même pas: je l'enverrai aux Romains par l'entremise d'un enfant qui ignore tout de l'objet transporté et qui ne sera pas puni pour ce qu'il fait." (p. 20)

C'est ainsi que se commettent les plus grands crimes sans entraîner de châtement. On le voit bien pendant les guerres: les pires atrocités deviennent possibles parce qu'on estime qu'aucun individu en particulier n'en est coupable. La distribution de la responsabilité est si grande que la part de chacun est trop faible pour encourir le châtement que mériterait le crime.

Cette argumentation mit le Procureur mal à l'aise. Il se demanda, avec effroi, s'il ne s'était pas lui aussi engagé sur ce terrain glissant et s'il n'était en train de commettre un crime semblable. Il se rendait compte que le seul frein qui empêche l'homme de donner libre cours à ses passions, c'est la conscience. A condition, toutefois, que le bien et le mal paraissent dans leur netteté comme quand la Torah en parle. Mais quand le bien et le mal se mêlent dans les événements quotidiens au point de rendre impossible un jugement tranché ?... Le mal et le bien seraient-ils des notions relatives ? Changeraient-ils avec le temps selon

l'optique de celui qui les regarde ?

Incapable de résoudre ces problèmes, le procureur passa chez un de ses amis dans l'espoir de recevoir de lui quelque apaisement :

“Je voudrais savoir, lui dit-il, une seule chose : avons-nous raison ou non d'accuser cet homme et de le crucifier ?

— Prends ta conscience comme juge : c'est elle qui te conduira.

— La question ne dépend pas de la conscience seule : en grande partie elle ne dépend que de la raison.” (p. 25)

Et la discussion s'engagea sur les rapports de la raison et de la conscience. La grande erreur de l'homme est de s'imaginer pouvoir, au moyen de la raison, prévoir l'avenir et disposer à sa guise les causes qui conduisent à certains buts déterminés. Or le plus intelligent des hommes ne sait pas ce que seront les résultats éloignés de son action. Il est illusoire de régler sa conduite présente sur des supputations toujours sujettes à caution. Ce qu'il faut, c'est agir actuellement d'après la raison mais selon les limites imposées par la conscience. Au sujet du point précis posé par le procureur général, son ami lui répondit :

“Demande-le à ta seule conscience. Puis sois-lui fidèle. Tu n'as pas à savoir si les hommes considèrent ton acte comme juste après des centaines d'années. Il n'est pas donné à l'homme de connaître cela.

— Ma conscience, à elle seule, ne trouve aucun reproche à faire à cet homme.

— C'est ce que tu diras aujourd'hui ?” (p. 27)

Le Procureur essaya d'engager son ami à se rendre à sa place au Sanhérim pour rétracter son accusation de la veille. Mais son ami se refusa après avoir exposé ses idées sur les exigences de la fonction publique. Le procureur resta perplexe ne sachant quelle conduite prendre.

4. Le conseiller juridique.

A ce moment un autre personnage juif important est

mis en lumière, le conseiller juridique, homme savant et pieux, respecté de tous à cause de l'intégrité de sa vie et sa grande science. Il avait un fils très intelligent qui l'accompagnait dans toutes ses réunions pour se préparer à suivre les traces de son père. Ce matin il était plein d'allant et de joie. Il avait entendu la veille le brillant discours de l'accusateur public où s'était révélé, au dire du jeune homme, "sa grande science, son intelligence vive, la magie de son verbe". Son argumentation s'était déroulée selon une logique impeccable, rapportant les faits avec précision, tirant les conséquences anarchiques des nouveaux principes prêchés par Jésus. Il avait décrit avec force ce qui risquait d'arriver à Israël si on n'arrêtait pas la prédication pernicieuse du prétendu prophète :

"Si nous étions pris de compassion, disait-il, et si nous nous abstenions aujourd'hui de faire notre devoir, c'est tout le peuple d'Israël qui disparaîtrait. Mais si nous luttons contre les hérésies, dans deux mille ans encore le peuple nous saura gré de notre courage. Si les Juifs croyaient en Jésus, c'est l'unité d'Israël qui serait compromise. Il faut le faire disparaître pour sauver la nation.

J'irai plus loin, disait l'orateur, supposez même qu'il soit sincère. Supposez qu'il ait force et puissance, ordonnant efficacement aux montagnes de se déplacer, aux morts de ressusciter. Supposez qu'il puisse envoyer des tempêtes qui nous détruiraient, nous qui sommes en train de le juger... Supposez tout cela. Eh bien, malgré tout, je vous adjurerais de maintenir sa condamnation à mort. Quel est, en effet, celui d'entre nous qui ne voudrait pas mourir pour le salut des enfants d'Israël ? Quel sacrifice paraîtrait trop grand pour assurer la sauvegarde d'un peuple, d'une religion comme les nôtres ?..." (p. 33)

Le père ne partageait pas l'enthousiasme de son fils. Celui-ci avait beau affirmer que l'accusateur public s'était inspiré dans son discours des savants en la matière, le conseiller juridique restait sceptique :

"Oui, mais il n'a choisi parmi nos opinions que celles qui lui plaisaient, laissant de côté celles qui allaient à l'encontre de ses idées..."

— Et pourquoi n'avez-vous pas, Père, mentionné cela hier ?

— Je le ferai aujourd'hui".

Ne se peut-il pas, Père, que le jugement rendu hier par les savants soit un jugement juste ?

— Il se peut aussi qu'il soit injuste, et alors ce pourra bien être pour les fils d'Israël le point de départ d'une éternelle malédiction...

Quel trompe-l'œil d'en appeler à la nécessité de sauvegarder la pureté de notre religion, de prétendre épargner nos compatriotes ! La décision prise la veille sera peut-être la cause dans l'avenir de la mort de milliers de Juifs. Dans tous les cas, une double voie conduit, en l'occurrence, l'homme à l'erreur : s'adresser à l'histoire pour en recueillir un enseignement pour l'avenir, supputer sur l'avenir pour tracer sa conduite présente. Il faut laisser l'avenir à Dieu. La science ne peut y parvenir... Que notre jugement soit basé sur notre capacité à apprécier le présent, à condition de ne pas dépasser les limites de la conscience. Or la conscience de personne d'entre nous n'accepte que cet homme soit crucifié." C'est notre raison seule qui le demande." (p. 34)

Le fils fut profondément troublé par l'attitude de son père. Celui-ci voyait avec angoisse sa pensée déformée et il se promit de ne plus donner à l'avenir de consultation. Il ne pouvait admettre que ses idées contribuassent à crucifier cet homme et il en voulait aux politiciens de s'emparer de certaines vérités pour les mettre, en les déformant, au service de leur ambition. Il décida de parler ce jour même, en pleine assemblée, pour protester hautement contre la décision inique prise la veille.

5. Lazare.

Avec le chapitre cinquième, nous sommes amenés à méditer sur la personne de Lazare. Il avait été ressuscité par Jésus et rendu à l'affection de ses sœurs qui n'avaient que lui au monde.

Cependant ceux qui l'avaient connu auparavant comme un jeune homme beau, joyeux, intelligent ne le reconnaissaient plus après sa résurrection. Il était devenu pâle, silencieux, l'esprit absent. On ne trouvait plus sur son visage

l'expression des sentiments humains, on ne le voyait pas sourire, s'attrister ou pleurer. Par contre il entraît parfois dans de violentes colères si quelque chose le contrariait. De plus il était constamment craintif, timide, semblable à une bête traquée. Les seules personnes qui trouvaient grâce auprès de lui et qui lui montraient de la compassion étaient ses deux sœurs.

Quant aux habitants de Jérusalem, ils l'évitaient soigneusement de crainte que sa vue ou sa présence ne leur portât malheur. Même les disciples du nouveau Prophète ne le fréquentaient point et ne le considéraient pas comme un des leurs. Ils le considéraient seulement comme un "signe" admirable de la puissance de Dieu en faveur des hommes. "Il semblait qu'une fois ressuscité c'était la vie seule qui était revenue mais sans l'âme".

Ce jour même du vendredi, poursuivi par les enfants à coups de pierre, Lazare se réfugia dans l'échoppe d'un pauvre forgeron. Celui-ci sans travail depuis longtemps avait reçu précisément une commande pour un travail très urgent qui lui serait largement rétribué. Le Gouverneur Romain recevrait à temps les clous qu'il avait demandés.

Quand Lazare, poursuivi par les enfants, arriva à l'entrée de l'échoppe, le forgeron était en train de battre le fer. Quant il vit se profiler devant sa porte la silhouette du ressuscité, il poussa un cri de colère et, avec violence l'apostropha, le sommant de quitter immédiatement l'échoppe, craignant que sa présence ne lui portât malheur. Voyant qu'il n'était pas obéi, il s'emporta encore davantage. Dans sa colère, il laissa échapper le marteau qu'il tenait dans sa main levée. Le marteau tomba dans le four, en fit jaillir des morceaux de charbon rouge. Un éclat atteignit à l'œil le commerçant qui avait apporté la commande et lui arracha un cri de douleur. Affolé, le forgeron se précipita pour venir à son secours; il perdit l'équilibre, trébucha et tomba lourdement par terre sur un paquet de clous qui y traînaient. L'un d'eux lui traversa la main droite de part en part.

A la faveur de l'agitation provoquée par cet accident, Lazare s'enfuit. Il se réfugia chez ses sœurs qui supplièrent le Seigneur de lui rendre sa santé, sa raison et sa beauté

antérieures. Leur prière fut exaucée. Lazare redevenu un autre homme ne voulut plus rester à Jérusalem et décida de quitter le pays pour aller prêcher ailleurs la nouvelle religion.

Le commerçant voulant s'assurer qu'il avait encore un œil valide regarda le forgeron : il le vit agitant dans l'air une main traversée par un clou. A ce moment, il cessa de pousser des cris de douleur et, malgré sa souffrance, il demanda aux assistants de l'aider à se rendre chez lui et de transporter le forgeron chez un médecin. Maintenant il avait compris ce qui lui était arrivé : il était guéri d'une maladie que lui seul connaissait.

La foule excitée voulut faire un mauvais parti aux disciples du Christ, accusés d'avoir, par leurs maléfices, occasioné ces malheurs. Un pauvre innocent, trop faible pour prendre part à leur fureur, fut accusé d'être de connivence avec les Apôtres et fut durement malmené ainsi qu'un homme qui, pris de pitié, essayait de le défendre.

Le commerçant, converti, se retrouva chez lui avec un "sage d'Israël". Le premier essaya de lui expliquer comment la suite des événements, depuis sa décision de faire faire les clous par le forgeron jusqu'à l'accident qui lui fit perdre l'œil, n'était pas l'effet du hasard, mais bien une attention de Dieu pour l'amener à croire dans la nouvelle prédication. Devant les objections de son interlocuteur incrédule, il lui fit remarquer que certains événements ne prennent leur signification profonde que pour ceux qui y sont directement mêlés : "Si tu avais perdu ton œil, lui dit-il, si un clou était entré dans ta main... tu aurais cru..."

6. Caïphe.

Un personnage remarquablement buriné et auquel l'auteur semble s'être particulièrement intéressé est celui de Caïphe. Quand les rênes du pouvoir lui furent remises, beaucoup d'israélites se réjouirent : ils allaient être gouvernés par un homme savant, juste, bon mais, de plus, et cela était nouveau pour eux, par un philosophe.

Le peuple avait besoin en ce temps-là d'un tel homme. Les Romains faisaient sentir rudement leur présence et ne

comprenaient rien à la question religieuse. Certains de ses compatriotes, il est vrai, ne pensaient pas que Caïphe réussirait dans son entreprise: il ne croyait pas en la force et prétendait qu'il ne fallait pas l'employer même pour faire triompher le bien car elle ne tarderait pas à dépasser l'objectif qui lui est assigné et à être asservie par le mal.

"Il disait que, si le vrai et le faux se trouvent en lutte et que le premier est vaincu, la conscience humaine et le cours de l'histoire sont capables de redresser l'erreur. Mais si le vrai emploie la force pour triompher, la victoire reviendra à celle-ci. Et du moment que le vrai est en second c'est la même chose qu'il le soit par rapport à la force ou par rapport au mal..." (p. 49)

Comment avec de pareils principes Caïphe pourrait-il gouverner ses compatriotes, au caractère si difficile, et comment pourrait-il s'entendre avec les Romains qui ne croyaient qu'en la force ?

Mais ses partisans faisaient valoir que la résistance aux Romains par la force était inéluctablement vouée à l'échec, et qu'il valait mieux résister sans violence.

Caïphe avait d'ailleurs une conception assez rigide du gouvernement public. Il ne lui plaisait guère de disposer de tant d'autorité sur ses compatriotes; de lui-même il n'aurait jamais brigué un tel poste. Il n'était nullement ambitieux et c'était à contre-cœur qu'il avait accepté de se dévouer à la chose publique, pensant causer moins de dommages que d'autres. Il essaierait d'apporter dans sa charge un certain sens de la justice, de la bonté.

Son attitude à l'égard de la politique et des politiciens ne manquait pas de sévérité. Il leur reprochait leur aveuglement: ils croyaient conduire les événements alors qu'ils en étaient les jouets. Ils se soumettaient aux caprices de la foule en s'imaginant être l'élite dirigeante, sous une fausse apparence de grandeur. Pour lui, entre l'ordre voulu par Dieu et la politique, il y avait la même marge qu'entre la morale et la vie: si, en principe, il n'y a pas d'opposition entre elles, il y a toujours la difficulté de mettre en pratique cet ordre et cette morale.

Caïphe parvint avec son sens de la mesure à s'entendre à la fois avec les Romains et avec ses compatriotes, ayant la confiance des uns et des autres. Avec les premiers, parce que le Gouverneur romain, malgré la morgue de ses compatriotes, appréciait les principes élevés et comprenait les difficultés avec lesquelles pouvait se trouver aux prises une conscience délicate. Ses compatriotes croyaient en sa justice, en l'équité de ses jugements, en sa fidélité à la religion.

Quand commença à se diffuser la nouvelle prédication, Caïphe fut perplexe. Dans le fond de son cœur, il admirait un grand nombre des affirmations de la nouvelle doctrine. Mais il se gardait de manifester son admiration. Ce qu'il appréciait surtout chez le nouveau Prophète, c'est qu'il approuvait son attitude à l'égard des Romains. Il s'était exprimé à ce sujet en une formule remarquable que ni la science de Caïphe ni son intelligence n'avaient pu trouver: "Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu."

Son admiration pour le nouveau Prophète atteignit son comble quand il l'entendit parler du "Royaume des cieux". En effet, jusqu'ici, Caïphe avait en vain essayé de trouver une solution au problème de la rétribution des vertus. Certaines vertus comme le courage, la bienfaisance trouvent leur récompense dans l'estime que nous accordent les hommes, l'affection qu'ils nous portent. Mais où trouver la récompense de ceux qui souffrent en silence, à l'insu de tous, pour la justice, qui sont compatissants à l'égard des faibles, qui s'abstiennent de faire le mal, qui refusent d'employer des moyens illicites pour atteindre leur but, etc ? Beaucoup de pauvres gens, de condition humble, avaient ces qualités et Caïphe aurait voulu pour eux une récompense valable.

Dire que celle-ci résidait avant tout dans l'approbation de la conscience lui semblait quelque peu illusoire et, de toute façon, incapable de soutenir longtemps les âmes aux prises avec les problèmes difficiles de la vie.

Il s'était dernièrement arrêté à une solution qui lui paraissait un peu plus satisfaisante: à savoir que la nature humaine était un tout indivisible et que toute action, si

cachée qu'elle soit, contribue à construire la personnalité. Tout sacrifice supporté s'intègre dans celle-ci et l'enrichit.

Mais le nouveau Prophète apportait infiniment mieux. Le Royaume des cieux était offert à ceux qui, jusqu'ici, semblaient écrasés par la vie, aux simples, aux pécheurs, aux ignorants.

Par contre, Caïphe n'aimait pas beaucoup les attaques que l'auteur de la nouvelle prédication déclenchait contre les Pharisiens. Non point que le Gouverneur juif fit grand cas d'eux, mais il disait que la manifestation du culte et de la piété contribue à les répandre parmi les hommes. Si celui qui fait montre de ferveur religieuse et de piété est hypocrite, Dieu ne le récompensera pas pour cette fausse piété et ce faux culte. En attendant, cette manifestation extérieure conservera le sentiment religieux au milieu des hommes et les soustraira à l'oubli. Beaucoup pourraient en tirer occasion pour un culte véritable.

Plus formellement encore, Caïphe réprouva le pardon de Jésus accordé à la femme adultère. Quelque élevé et noble que fut ce pardon, il n'en était pas moins une attaque violente contre un ordre exprès de Dieu. Si l'on s'engageait dans cette voie, personne ne saurait plus où l'on devrait s'arrêter dans l'interprétation de la Loi.

Caïphe était convaincu que, seuls, Jésus et lui comprenaient la portée profonde de la morale apportée par celui-ci. Il le félicitait de la manière dont il avait réussi à résoudre le problème moral individuel, mais affirmait qu'il ne parviendrait pas à changer les caractères des hommes ni leur vie. Si le nouveau Prophète avait fixé avec profondeur les normes de la conscience humaine du point de vue individuel, il n'avait par contre pas réussi à créer une conscience collective à la société, s'imaginant à tort que les sociétés deviennent automatiquement morales du seul fait que les individus qui la composent sont bons. Il n'en est malheureusement pas ainsi. Il nous faut créer aux sociétés une conscience collective qui les empêche de faire le mal. Tant que nous n'aurons pas fait cela, le mal continuera à proliférer dans la société, même si chacun de nous le réprouve personnellement.

Il disait, au sujet de nouveau Prophète, qu'il mettait la

conscience au-dessus de la loi mais que les gens religieux mettraient fin à sa vie avant que les hommes de conscience ne parviennent à le sauver. Il voulait élever les petites gens, les rendre égales à ceux qui sont leur maîtres, mais ces derniers le feraient disparaître avant que les premiers ne soient élevés. Il voulait placer l'humanité au-dessus des nationalismes et des races mais les nationalistes et les racistes le mettraient à mort avant que l'humanité puisse le sauver. Il n'a fait tort à aucun fils d'Israël: aucun d'eux en particulier ne lui ferait tort, mais c'est Israël en entier, en tant que groupe, qui demanderait sa tête.

Avec cela, il est Prophète et ses partisans prétendent qu'il est Dieu. Mais son échec ne dénote-t-il pas son impuissance ? Depuis quand l'échec est-il un signe de la divinité, - si ce n'est à ses yeux à lui, et aux yeux de ses partisans ? Il verra sous peu comment un simple homme comme moi est plus capable que lui, - même si l'Esprit-Saint le soutient, - de réaliser la réforme.

Qu'il sache, en effet, que la réforme a d'autant plus de chances de réussir qu'elle est plus proche de la réalité. A vouloir viser trop haut, on est sûr de l'échec. Le véritable réformateur est celui qui n'élève que modérément les hommes au-dessus d'eux-mêmes. De plus, il faut qu'il sache que le temps est un des plus grands facteurs de la réforme: ni les prophètes ni les dieux ne doivent l'ignorer. Une prédication qui peut servir aux hommes dans mille ans leur serait désastreuse s'ils la connaissaient avant d'y être préparés. Décidément, bien qu'il me dépasse par son caractère et sa science, je crois bien que j'ai beaucoup plus que lui le sens de ce qui est réalisable, de ce qui est immédiatement utile aux hommes.

Ca'phe raisonnait ainsi, d'une façon calme, tant que la prédication du nouveau Prophète ne s'était pas heurtée trop dangereusement aux chefs de la Synagogue. Mais voilà que maintenant cela se gâtait. On l'avait poursuivi, jugé et condamné à mort. Pouvait-il lui, Ca'phe, qui croyait en son innocence, laisser commettre ce crime ? Autrefois, il s'imaginait que la vérité avait toujours un caractère d'évidence aveuglante et que l'on pouvait toujours la discerner avec sûreté. Mais voilà que devant l'unanimité de

ses compatriotes, les choses lui paraissaient moins simples.

Il était mortifié qu'un païen comme le gouverneur romain, malgré la rudesse de son caractère, ait eu ce mot magnifique: "La Vérité ? Qu'est-ce que la Vérité ?" en réponse aux demandes forcenées des juifs qui exigeaient la tête de Jésus. Il aurait voulu avoir dit lui-même ces paroles à ses compatriotes avant que l'affaire n'eût pris ces proportions: peut-être aurait-il pu les ramener alors dans le droit chemin.

Il passa la nuit du jeudi au vendredi dans une insomnie totale, remuant toutes ses idées, les tournant dans tous les sens, essayant de trouver une solution qui sauvegardât à la fois les exigences de sa conscience et les droits de la politique.

"Pourquoi, se disait-il, cet homme s'est-il mis dans l'idée de ne prêcher qu'aux seuls fils d'Israël ? Nous sommes des gens attachés à notre religion, nos mœurs sont pures, parce qu'elles sont réglées par la Loi de Dieu. Comment parle-t-il de purifier notre conscience ? N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il allât à Rome y porter son enseignement ? Rome est la reine du monde: s'il convertissait ses habitants, il rendrait un immense service à l'humanité tandis que si sa prédication réussissait parmi les fils d'Israël, quel profit en tireraient les autres nations ?

J'ai, certes, la plus grande admiration pour son enseignement mais je ne voudrais pas que sa religion s'installe chez nous. Dans notre épreuve présente, il faut absolument que nous gardions notre unité. Ce qui doit avant tout être sauvé, c'est cette union et ce calme dans nos rangs. Cela assuré, il m'est indifférent qu'il soit élevé au ciel, qu'il soit exilé aux confins du monde ou qu'il soit crucifié si Dieu veut, pour lui, qu'il soit tué injustement. Si cela lui arrive, ce sera la volonté de Dieu et nul ne peut s'y opposer. Il connaît mieux l'avenir que nous...

Oui, voilà la lumière qui va me guider pour sortir de ma perplexité: je ne veux à aucun prix qu'il reste au milieu de nous. S'il n'y a que la crucifixion pour l'en éloigner, qu'on le crucifie; sa crucifixion sera un bien et je devrai approuver la décision prise hier en pleine assemblée.

Mais comment puis-je justifier une telle opinion ? Toutes les

accusations portées contre lui sont fausses. Comment puis-je à la fois reconnaître son innocence et accepter le jugement de mort porté contre lui ? Si je proclame son innocence, il faut qu'il reste parmi nous. A mon avis, ce serait une erreur. Alors ? De deux choses l'une: ou bien il faut que je me désolidarise de lui et cela ne peut avoir lieu que si je l'accuse injustement, faussement en vue d'un bien que j'estime véritable. Ou bien que je proclame son innocence et alors il continuera à répandre son enseignement parmi nous. Or c'est là un mal que je n'accepte pas.

Mais si je l'accuse injustement, je commettrai la faute que je reproche avec le plus de violence aux politiciens sans foi ni loi pour qui la fin justifie les moyens. Moi qui ai combattu toujours une pareille aberration, qui ai constamment soutenu que le mal ne conduit jamais au bien, en arriverai-je à ce degré de bassesse ?

De plus mon sens de la justice qui est pour moi le chose la plus chère au monde, s'oppose à ce que je le laisse accuser injustement. Ils lui ont reproché ses principes les plus élevés. Ils l'ont accusé de prêcher l'abandon à la Providence, de pardonner à ses ennemis et de les aimer, par cette prédication de compromettre à jamais les vertus traditionnelles d'Israël et désorganiser la vie de la nation. Ils l'ont accusé de sorcellerie, et il n'est pas sorcier. Ils l'ont accusé d'aller, dans sa prédication, à l'encontre du Livre de Dieu. En réalité, il s'est contenté de faire faire un pas de plus à la Loi de Moïse. N'est-ce pas la loi même de Dieu qui veut cette évolution progressive ?...

Mais puis-je le sauver maintenant que tous sont convaincus qu'il est devenu un danger public ? Si je m'oppose à eux et essaie de plaider son innocence, ils m'accuseront à mon tour d'impiété, ils me destitueront et je ne pourrais plus rien faire pour lui. Si j'accepte leur décision, ils le mettront à mort. Dans les deux cas, je ne pourrai pas le sauver... Si Dieu veut qu'il soit mis à mort, je ne pourrai rien faire pour lui. Si par contre Dieu veut le sauver, ce n'est pas à moi d'en trouver le moyen..." (p. 59-62)

Le jour se leva et trouva Caïphe triste et fatigué. Il sortit pour se rendre au lieu de réunion ne sachant ce qu'il devait faire. En dernière analyse, il avait décidé de laisser les choses aller leur cours. Il sentait qu'il n'avait aucun pouvoir de les diriger dans le sens qu'il aurait voulu. Aussi résolut-il de garder une attitude neutre et d'entériner la

décision à laquelle s'arrêterait la majorité des savants d'Israël. Eux et lui rendraient compte à Dieu de leur conduite.

Il perdit sa confiance en lui-même et en la consultation publique. Il y croyait auparavant, pensant qu'elle permettait de créer une conscience à la société. Il perdit sa confiance dans la possibilité d'arriver à la vérité, de réaliser la justice, dans la religion et ses préceptes. Au moment où il en aurait eu le plus besoin, toutes ces valeurs s'avéraient impuissantes à le secourir. Il sentit qu'il avait fait entièrement faillite, qu'il était aujourd'hui le plus malheureux des hommes et que devant la difficulté, il était l'égal du plus ignorant et du plus misérable fils d'Israël.

S'il lui avait été donné de voir celui qui devait être condamné à être crucifié, il aurait vu un homme en paix, d'un calme parfait, sans l'ombre d'une inquiétude. Il aurait appris que la différence entre eux deux était que le nouveau Prophète parlait avec conviction, sans se soucier de l'influence de ses paroles sur les auditeurs, n'ayant qu'un seul souci, la vérité. Sa prédication se rapportait à la conscience seule. La politique ne l'intéressait pas. Il était inaccessible à la faiblesse humaine qui change le bien en mal, le vrai en faux, parce que, précisément, il n'écoutait que la voix de la conscience et que celui qui prend comme guide sa conscience ne s'égare jamais.

7. Le Sanhédrin.

Devant la salle où se tenait l'assemblée, la foule vociférait : "Tuez-le, crucifiez-le, brûlez-le... Tuez ses partisans, traîtres et renégats." L'accusateur public était là. Tous s'attendaient à ce qu'il prît la parole pour confirmer son succès de la veille. Mais, silencieux, le regard perdu, il ne bougea pas de sa place.

Le premier qui parla fut un vieillard, brisé par l'âge, qui s'efforça de préciser ce qu'il avait avancé la veille et qu'on avait mal interprété. Ce qu'il avait voulu reprocher au nouveau Prophète, c'était non pas de prôner une morale trop élevée, mais d'avoir voulu l'intégrer comme une partie essentielle de la religion, alors qu'il suffit qu'elle soit comme

une lampe qui les guide vers une vie plus haute. Il est dangereux pour la religion que certains de ses préceptes paraissent trop difficiles aux fidèles. Ceux-ci finissent par les rejeter tous, sans discrimination. A l'instar d'une caravane sur la route, la religion doit s'accommoder de la marche des plus faibles, tant que l'essentiel est sauf. Cet essentiel nous a été dicté par Dieu. Ce que peut apporter de neuf ce nouveau Prophète doit rester purement facultatif. Son tort est précisément de vouloir en faire un précepte. Bien que l'accusateur public semblât mis en cause par cette mise au point, il persista à garder le silence. Ce fut le conseiller qui prit la parole. Il fit remarquer qu'une erreur s'était glissée dans l'interprétation qu'il avait donnée des miracles. Il n'avait eu nullement l'intention de s'attaquer à celui qui les avait réalisés. Il exposa dans un long discours sa théorie du miracle. Il faut d'abord, dit-il en substance, tenir compte du caractère hyperbolique auquel se prête si facilement notre langue. Si nous disons que le déluge s'est répandu sur la terre, nous ne voulons pas affirmer seulement que les eaux ont submergé les villages où nous sommes. En second lieu, il ne faut pas considérer les miracles comme des phénomènes qui désobéissent aux lois naturelles: ils ne sont extraordinaires que du point de vue du temps où ils ont lieu et de la manière dont ils s'effectuent.

“Quand nous disons, par exemple, que cet homme a rassasié une foule avec quelques pains, nous voulons signifier qu'il a donné à manger à ses fidèles un peu de nourriture et, grâce à leur foi profonde, ils furent rassasiés par ce peu. Il en est de même de l'eau changée en vin: les assistants prirent cette eau: elle leur parut avoir le goût du vin et ils éprouvèrent son action. Le miracle dans ce cas réside dans la puissante influence du Prophète et dans la foi profonde des assistants. Quand le miracle se rattache à des questions psychologiques, sur lesquelles la foi a prise, il n'y a pas lieu de douter de son authenticité.

Par ailleurs tous les miracles de cet homme ont été réalisés pour le bien, jamais dans un désir de vengeance.” (p. 69)

Mais cette défense de Jésus était trop subtile pour les assistants. Un autre orateur se leva et expliqua pourquoi

l'accusation de trahison portée contre Jésus était injuste. L'homme, dit-il, progresse constamment d'un amour de la famille à un amour plus grand s'adressant à la tribu, à la ville, au pays tout entier. Une étape ultérieure est celle qui dépasse les bornes du pays pour s'étendre à l'humanité entière. Il n'y a à être plus grand et plus beau que l'amour de la patrie que l'amour qui s'adresse à l'humanité entière. C'est une étape de progrès moral. Nous n'avons pas le droit de considérer ce progrès comme une déficience chez cet homme que nous avons condamné comme un traître. Il est trop grand pour s'arrêter uniquement à une fidélité à l'égard de son pays puisqu'il la ressent à l'égard de l'humanité entière.

Ce discours produisit un effet profond sur les assistants. Mais nul n'osa prendre la parole. Au dehors la foule élevait la voix et réclamait l'exécution de la sentence prise la veille par les savants à l'unanimité. Quant aux savants eux-mêmes, ils savaient qu'il s'étaient trompés mais ils craignaient d'affronter la foule et de lui annoncer leur erreur. Un tel courage était à la rigueur possible si l'on s'adressait à quelques personnes mais non à l'égard d'un groupe: la foule est plus apte à la précipitation qu'à la réflexion, plus encline à persister dans son erreur qu'à revenir à la vérité.

À leur tour, commerçants et hommes d'affaire pénétrèrent dans la salle. Ils reprochèrent aux juges leur hésitation: le peuple n'accepterait jamais qu'on se moquât ainsi de lui, et les Romains perdraient toute confiance dans les décisions prises par les chefs juifs. La foule envahit la salle. De nouveau les cris de mort dominèrent l'assemblée: "Tuez-le... Tuez-le..." Les représentants de l'autorité perdirent le contrôle de l'assemblée. La foule se rendit à la maison du gouverneur et demanda que Jésus fut mis à mort. Personne pourtant n'avait, personnellement, à lui reprocher quelque chose !... C'est ainsi que s'est accompli le plus grand crime de l'histoire: la condamnation de Jésus à mort pour avoir blasphémé, - sans qu'aucun habitant de Jérusalem se sentit responsable de sa mort. Le crime fut consommé, du point de vue humain, lorsque ce jugement de mort fut porté contre le Christ. Que Dieu l'ait élevé au ciel ne diminue en rien la gravité de ce crime.

II. CHEZ LES APOTRES

1. Marie-Madeleine.

La deuxième partie du livre nous conduit chez les Apôtres, toujours le matin du Vendredi-Saint. La scène s'ouvre par une rétrospective de la conversion de Marie-Madeleine que l'auteur a voulu traiter avec quelques détails parce qu'elle illustre à ses yeux la manière dont l'amour et la foi triomphent de l'orgueil en purifiant l'âme.

Dans le village de Magdala vivait une famille noble. Le chef de famille, personne bonne et juste, avait une fille très belle. Choyée, elle était le point de mire de tous les jeunes gens du village. Orgueilleuse et hautaine, elle repoussa, les offres de mariage de ses nombreux prétendants. La passion soulevée chez ceux-ci amena une lutte entre eux. On en vint aux mains et aux armes: le propre frère de la jeune fille ainsi que d'autres personnes y perdirent la vie. Devenue terriblement triste à la suite de cet événement, elle se trouva peu à peu à charge pour son entourage. Sa propre mère ne la supportait que difficilement.

Pour échapper à cette atmosphère devenue insupportable, elle s'enfuit désespérée de la maison et vint à Jérusalem, à la merci de la première aventure. Cependant dans une espèce d'élan profond, elle désirait racheter son attitude passée en brisant son orgueil. Elle résolut de vivre avec les plus misérables créatures, des filles publiques, plus portées peut-être qu'elle à la faute mais assurément, pensait-elle, moins coupables.

Elle vécut avec ses compagnes, mais en gardant à leur égard une certaine réserve, montrant un grand mépris pour les riches habitués de la maison, exigeant des marques de déférence et de respect, en imposant par une certaine dignité personnelle. Malgré ce traitement inaccoutumé, les hommes revenaient.

Le temps s'écoulait. Loin de s'atténuer, son orgueil prenait de l'ampleur jusqu'au jour où un jeune soldat romain, doux et calme et qui lui rappelait son frère, vint à la maison. Elle fut conquise par la douceur de son

caractère et sa générosité et peu à peu un véritable amour s'établit entre elle et lui.

A quelque temps de là un ami vint apporter à la maison une étrange nouvelle: il venait de voir à Jérusalem un homme pauvre, monté sur un âne maigre entouré de misérables pécheurs, ses admirateurs et disciples. Il était entré à Jérusalem en invitant les hommes à la paix, leur demandant de s'aimer les uns les autres. Ses disciples disaient qu'il était prophète, qu'il faisait des miracles, qu'il ressuscitait les morts. Il invitait à une nouvelle religion qui mettait le pauvre au-dessus du riche, les ignorants au-dessus des savants, les faibles au-dessus des forts.

Madeleine à cette nouvelle se sentit transformée. Elle comprit que, seul, cet homme pouvait la guérir de son orgueil. Elle quitta précipitamment la maison et alla trouver le Christ. Son espoir ne l'avait pas trompée. Dès qu'il la regarda, elle se sentit une nouvelle créature. Il lui dit de le suivre. A ceux de ses disciples qui montraient une certaine répugnance à ce qu'une personne hier encore tombée si bas fût dorénavant partie des chrétiens, Jésus leur rappela, à travers son admirable parabole, qu'il y a plus de joie pour la brebis perdue et retrouvée que pour les quatre vingt dix neuf qui ne se sont pas égarées (Luc 15,8).

La transformation de Madeleine fut complète.

"Jamais âme, nous dit l'auteur, ne fut plus purifiée que la sienne; et jamais la miséricorde de Dieu n'avait comblé autant l'âme de cette pécheresse. Elle devint par la grâce de Dieu une sainte donnée comme modèle de pureté". (p. 95)

2. Le soldat chrétien.

Le soldat romain qui l'aimait apprit qu'elle avait quitté la maison. Il parvint à la rejoindre. Il apprit qu'elle était devenue chrétienne et que dorénavant c'était pour elle une nouvelle vie.

"Bien qu'elle l'eût reconnu et salué, il comprit qu'elle ne lui portait plus un amour particulier, qu'elle n'allait pas à sa rencontre comme le ferait quelqu'un qui retrouve un ancien amant mais

qu'elle ne se détournait pas non plus de lui comme si elle craignait le retour d'un amour qu'elle n'éprouvait plus. Il fut inquiet de cet accueil qui n'était ni une réprobation ni un amour et ne sut pas comment interpréter son attitude. Il ne pouvait pas encore comprendre comment elle continuait à l'aimer mais non plus de l'amour d'une femme pour un homme, ni de l'amour d'une personne pour une personne: ce n'était qu'une partie de son amour pour tous les hommes, cet amour saint, trop élevé pour s'arrêter à un sujet particulier..." (p. 97)

Elle le confia aux Apôtres. Leur enseignement l'étonna tout d'abord. Mais quand il rencontra le Christ: et que le regard de celui-ci tomba sur lui, il sentit la lumière de la foi nouvelle l'envahir. Il devint un chrétien convaincu et ardent.

Un jour il apprit l'attitude de Jésus à l'égard de la femme adultère. Cela le frappa profondément: jusqu'ici il avait été un serviteur inflexible de l'ordre social et voilà que le nouveau Prophète affirmait que la conscience devait parfois aller à l'encontre de cet ordre. Cela l'amena à réfléchir sur la nature du péché et du châtement qu'il entraîne.

Si le péché est une transgression des limites fixées par Dieu, c'est à Dieu seul de punir pour ces infractions. Il n'appartient pas à un pécheur de tuer un autre pécheur, même si les degrés du péché varient. Seuls ceux qui sont impeccables ont le droit de juger les autres. Et qui parmi nous peut-il prétendre être impeccable ? Celui qui le ferait s'arrogerait les droits de Dieu car il se permettrait de punir pour des fautes que Dieu seul connaît, lui-même en commettant beaucoup.

L'homme doit laisser à Dieu le soin de punir les pécheurs selon sa puissance, sa science. Lui peut le faire sans avoir besoin de personne pour exécuter son ordre. Au fond les hommes confondent entre ce qui est contraire à la religion et ce qui est contraire à l'ordre. Ce qui est contraire à la religion, c'est Dieu qui le punit mais ce qui est contraire à l'ordre il appartient aux hommes de le punir à condition que la punition soit infligée au nom de l'ordre non au nom de la religion.

Ceux qui veulent se servir de la religion pour établir

l'ordre portent tort à la religion. L'ordre est, en effet, œuvre humaine, il est nécessairement imparfait, provisoire, susceptible d'évoluer. La religion ne peut se plier à pareilles conditions.

Par ailleurs, les contraintes d'ordre social doivent demeurer une œuvre humaine pure confiée à la garde de l'homme. Il serait injuste de s'abriter derrière la religion pour préserver l'ordre comme font la plupart de ceux qui se montrent inexorables à l'égard du pécheur sous prétexte de défendre la religion. En fait, c'est le seul désir de défendre un ordre purement humain qui leur dicte leur conduite, - ordre qui peut d'ailleurs être bon ou mauvais.

Le soldat apprit peu à peu à se détacher de toutes les fausses conceptions qui jusqu'ici dominaient chez lui. Il comprit que ce qui comptait c'était la conscience: elle vient de Dieu et c'est elle qui élève l'homme au-dessus de l'animal. Sans Dieu l'homme ne peut pas être vraiment homme. Il apprit à distinguer ce qui revenait à Dieu et ce qui revenait aux hommes. Il commença à apprécier les valeurs de l'humilité, du bien absolu, du pardon mutuel et il comprit pour la première fois l'immense duperie entretenue par les Romains en faisant accepter comme valeurs sacrées pour lesquelles il faut mourir, la gloire, la grandeur, le renom et les valeurs non basées sur la conscience.

Il se mit à répandre ces idées parmi ses compagnons d'armes. Malgré la grande prudence qu'il y mettait, ses idées ne tardèrent pas à être connues par son chef qui les considéra comme un danger mortel pour la force de l'armée romaine, et qui résolut de les réprimer énergiquement. Quelque temps après, il conduisit l'armée vers une ville proche. Le soldat chrétien partit avec ses compagnons, ignorant ce qui allait lui arriver. Sa conscience était tranquille: il était résolu à ne jamais tuer quelqu'un contre qui il n'aurait aucune inimitié; jamais il ne permettrait à l'ordre d'opprimer sa conscience. Mais il ne se doutait pas de la forme que prendrait bientôt cette lutte entre la conscience et l'ordre.

3. Une malade.

Le chapitre troisième nous transporte dans la maison d'une malade chrétienne qui souffrait atrocement. Elle était entourée de saintes femmes et de la Vierge Marie elle-même. La malade, à la fleur de l'âge, gardait, malgré de longues souffrances qui l'avaient épuisée, une remarquable sérénité. Peu à peu cependant la maladie prit des proportions inquiétantes. Marie fit demander à son fils, par l'un des Apôtres, de la guérir, en la recommandant fortement.

La réponse parvint bientôt. Le Maître disait que la malade était pure de toute faute, qu'il était venu, lui, pour guérir avant tout les maladies de l'âme. Il ne guérissait les corps que dans la mesure où cela les amenait à croire.

A la suite de cette réponse, une discussion s'engagea entre l'Apôtre (en l'occurrence, c'était saint Jean) et les assistants. Ceux-ci s'étonnaient de ce que Dieu faisait souffrir cette innocente. N'aurait-il pas mieux valu faire souffrir les pécheurs de façon à ce que cela serve de leçon ? Ne serait-il pas plus efficace que ceux qui font le bien soient à l'abri de la souffrance ici-bas ?

Dieu, expliqua saint Jean, ne récompense pas la pureté de l'âme par la santé du corps, ni ne punit la faute de l'âme en infligeant une maladie au corps. C'est là la manière de penser de ceux qui mesurent la science de Dieu par leur ignorance. La rétribution doit être de même nature que l'action. La punition n'est juste que si elle est la conséquence de la faute. Or Dieu ne peut être injuste. S'il infligeait aux infidèles des souffrances corporelles, il serait injuste. Il ne les punit que par un trouble de la conscience. La souffrance n'est ni une punition, ni une purification. Elle n'est qu'une conséquence naturelle d'une faute du corps sans rapport avec l'âme. Celle qui atteint les croyants n'est pas une épreuve ni une préparation pour entrer au paradis. Il n'y a pas de relation de cause à effet entre la foi et la bonne santé. S'il en était comme on le pensait, c'est-à-dire si chaque action mauvaise avait comme conséquence la maladie et si toute bonne action entraînait une bonne santé, tous les hommes seraient de bons croyants. Dieu n'a pas voulu qu'il en soit ainsi.

La Vierge Marie répondit :

“— Dieu a une sagesse que nous ne comprenons pas et dont nous ne voyons pas la portée mais je crains que des doutes n'assailent les hommes au sujet de ton Maître. Je crains qu'ils n'en viennent à douter de sa divinité, voire de son caractère prophétique. Peut-être même en viendraient-ils à mettre en doute sous peu son humanité.

— Madame, vous tenez un langage sévère comme celui qui l'a amené, autrefois, dans un mouvement d'impatience, à vous dire cette parole mémorable que les hommes pendant des siècles essaieront de comprendre : “O femme qu'y a-t-il entre toi et moi ?” (p. 110)

A ce moment, la malade sortit de son assoupissement. Elle dit qu'elle acceptait absolument son sort du moment qu'elle savait qu'elle serait sauvée : c'était l'essentiel. Qu'elle guérit ou qu'elle mourût cela lui était indifférent. Il lui suffisait que Jésus ait affirmé qu'elle était innocente. Elle ne voulait aucune récompense pour sa foi. Elle ne voulait pas non plus que sa maladie fut l'occasion de mettre à l'épreuve la véracité de Jésus. Il était le véridique, quoiqu'il arrive. Il ne fallait pas mesurer ses actions comme on juge les actions des autres hommes. Tout ce qu'il faisait était bon même si apparemment cela allait à l'encontre de ce que nous aimions.

La malade mourut. Madeleine était là. Elle l'avait veillée avec une infinie sollicitude. Quand tout espoir fut perdu, elle se retourna vers saint Jean et lui demanda avec angoisse des nouvelles de Jésus. Avec beaucoup d'hésitation, il lui apprit ainsi qu'aux assistants ce qui était arrivé au Christ : comment les Juifs avaient demandé aux Romains sa crucifixion, comment le Christ avait accepté son sort avec une sérénité parfaite, se soumettant entièrement à la volonté de Dieu. C'est dans l'épreuve que se manifesta la foi véritable.

Cette nouvelle bouleversa les femmes présentes. Elles se mirent à gémir avec violence. La Vierge Marie les calma doucement. Elle gardait une grande dignité dans la douleur :

“Tout cela n'avait rien ôté à son admirable majesté, à la

sublimité de ses sentiments, à la pureté de son regard. Dieu avait fait descendre une paix toute particulière dans l'âme de celle qu'il avait choisie et placée au dessus de toutes les femmes du monde." (p. 113).

4. La réunion des Apôtres.

Les Apôtres étaient des hommes d'une grande noblesse de caractère, de sentiments purs, ayant une foi solide, ne cherchant jamais à biaiser avec le bien, affrontant, s'il le fallait, les dangers quand il s'agissait d'obéir à leur conscience. Et cependant, malgré toutes ces qualités, un désaccord surgit entre eux.

La situation où se trouvait leur maître les avait plongés dans un profond embarras. Leurs avis étaient partagés au sujet de l'attitude à prendre devant le danger imminent qui menaçait Jésus. Ils étaient dix, réunis pour discuter sur ce problème crucial. Celui qui l'avait livré n'était pas au milieu d'eux ni celui que Jésus aimait, envoyé par eux auprès du Maître pour lui demander ce qu'il fallait faire.

Il y avait avec eux un des mages qui étaient venus à Bethléem lors de la naissance de Jésus, guidés par l'étoile. Depuis, cette étoile avait augmenté d'éclat jusqu'à atteindre son apogée le jour du Sermon sur la Montagne auquel avaient assisté deux d'entre eux. Puis ils virent l'étoile faiblir d'éclat et comprirent que les jours de Jésus sur la terre étaient comptés. Le plus jeune d'entre eux vint pour assister au déclin de cette lumière qui les avaient si longtemps guidés.

Après de nombreuses discussions, saint Pierre prit la parole. Il leur dit combien l'heure était grave et qu'il fallait prendre immédiatement une décision énergique avant qu'il ne fût trop tard. L'heure des tergiversations était passée.

A la suite de cette invitation, plusieurs prirent la parole. L'un fit remarquer que l'humanité allait commettre un crime abominable en crucifiant le Christ. En le sauvant, nous sauverons l'humanité d'un poids qu'elle traînerait éternellement.

C'est bien, répliqua un autre, de sauver à la fois Jésus et l'humanité, mais il nous faut le sauver par amour. Celui qui ne sacrifie pas sa vie pour celui qu'il aime n'aime pas

vraiment et n'est pas digne de rester avec nous.

Un troisième déclara que le sentiment qui devait les porter à le sauver devait être l'amour de la justice. Si cela était vrai pour toute personne injustement traitée, combien plus cela était vrai pour Jésus que nous aimons le plus au monde.

Le motif qui doit nous pousser à le sauver, dit un quatrième, c'est le souci que nous devons avoir de sauver la religion. Nul d'entre nous ne pourra prêcher comme il l'a fait. Si ces criminels le mettaient à mort, sa mission serait à jamais compromise.

Il faut aller plus loin, ajouta un cinquième. Il faut que nous sauvions le Christ par le force, non par la persuasion en tenant des discours sur la justice et sur l'amour, sinon nous allons devenir la risée de la foule.

Oui, affirma un sixième, il faut affronter la mort pour le sauver, même sachant pertinemment que nous sommes faibles. Il est indigne de nous que nous ne tentions pas de le faire.

Certains proposèrent de l'enlever de force, même si cela devait entraîner mort d'homme. Ce recours à la force excita les courages et il semblait difficile d'aller à l'encontre d'une suggestion qui faisait appel aux plus nobles sentiments.

Je n'hésiterai pas, vous le savez, à donner ma vie pour sauver notre Maître. Tout ce que nous venons de dire est fort bien, mais pour rien au monde je ne voudrais aller à l'encontre du moindre de ses enseignements alors qu'il est encore parmi nous. Or, vous savez bien qu'il nous a dit de ne pas nous opposer aux soldats quand ils sont venus l'arrêter. Voyez comment il a rappelé à celui d'entre nous qui avait tiré l'épée de la remettre dans le fourreau. Je ne pourrai jamais entreprendre un acte de ce genre sans un ordre formel de sa part.

— Voudrais-tu par hasard qu'il nous ordonne de mourir pour lui ? C'est là le propre des dictateurs et des Césars non de notre Maître.

— Je me refuse de le sauver si cela nous oblige à employer la violence puisqu'il nous a défendu d'y avoir recours. A mon avis, notre religion a fixé à notre conscience des limites; elle nous permet d'obéir à notre raison à la condition de ne pas sortir de ces limites,

quelque clair que puisse paraître le bien de notre action. La religion consiste avant tout précisément dans ces limites et ces défenses, avant d'être un ensemble de conseils et d'ordres.

— Il y a là une faiblesse toute proche de la trahison, une hésitation qui touche à la sottise. En le sauvant ne sauvons-nous pas la religion ? Comment refuses-tu de le sauver au nom de la religion ?

— Je ne veux pas commettre de faute pour sauver la religion. Celle-ci a un Dieu qui est capable de le faire. Il n'a pas besoin pour défendre cette religion, que je commette une faute...

Mais Dieu nous utilise comme causes pour réaliser sa volonté et nous devons veiller à défendre la religion.

— Sommes-nous donc plus attentifs à la défendre que lui ? Savez-vous mieux que lui ce qui est plus capable d'étendre sa doctrine ? Vous pensez que sa disparition d'au milieu de nous est une atteinte mortelle à la religion : c'est notre point de vue. Il peut être vrai ou faux. Mais l'emploi de la force est une désobéissance formelle à ses ordres, ordres émanant de la conscience, émanant de Dieu. C'est à mes yeux le plus grand des péchés.

— Manquer à la religion pour sauver la religion est licite. Il faut bien, par exemple, pour lutter contre l'hérésie recourir parfois à la peine capitale si l'hérésie conduit à la révolte qui est pire que l'assassinat.

— L'hérésie peut être véritable ou ne l'être pas. Mais la mise à mort est sans doute aucun une contravention formelle à la religion. Cela ne supporte aucune interprétation. Certes l'hérésie est plus néfaste que la mise à mort quand il s'agit réellement d'hérésie, ce qui est difficile à établir. Mais la mise à mort n'a pas besoin d'être vérifiée. Vous estimez que notre défaillance ou notre trahison sera néfaste à la mission du Christ. Mais peut-être bien établira-t-elle un principe fondamental de la Rédemption...

— La religion ne demande pas de renoncer à la raison à ce point.

— La religion demande d'obéir à la raison jusqu'au point où la conscience te dit : Arrête-toi. A ce moment, il faut absolument obéir à la conscience. Le Seigneur, - et c'est lui qui est notre conscience, - nous a défendu de recourir à la force, même pour le sauver ou sauver la religion." (p. 121-23)

La discussion continua, serrée. Si Moïse a eu recours à

la force, c'était pour se défendre contre les ennemis de ses coreligionnaires, non pour répandre la religion. Il en est de même des autres Prophètes. L'un des Apôtres proposa d'avoir recours au soldat devenu chrétien qui prêchait la paix à ses camarades: ne pourrait-on pas lui demander de convaincre ses compatriotes de ne pas commettre ce crime ou de nous confier Jésus ? Non, répliqua un autre: il ne faut pas que nous le poussions à commettre cette trahison à l'égard des siens.

La discussion se poursuivit, les caractères s'opposant suivant leurs tendances diverses. Les partisans de la violence s'excitèrent. A ce moment Pierre commença à faire amende honorable demandant pardon d'avoir tiré l'épée la veille pour défendre Jésus. Il faut, disait-il que nous soyons des êtres authentiques, vrais. Nous ne sommes pas des hommes de guerre. J'ai été bouleversé quand le Maître m'a annoncé que je le renierais mais quand je suis tombé je me suis rendu compte à quel point j'étais faible malgré mes prétentions de courage. Au fond, c'est l'action qui est la pierre de touche de notre sincérité. Ce qui nous caractérise, c'est la foi. Nous n'avons pas à nous mesurer aux professionnels de la force.

De plus le motif qui doit nous faire nous abstenir doit être pur: ce n'est pas par lâcheté que nous renonçons à la violence mais bien par amour. Dans le domaine de l'action l'intention est capitale: elle peut changer du tout au tout la moralité de l'acte.

Dans cette discussion sur les rapports de la violence et de l'action, le mage qui jusqu'ici avait gardé le silence intervint enfin. Il insista sur la nécessité de garder une intention parfaitement pure. C'est l'amour de Jésus qui doit faire agir les Apôtres non la haine de ses ennemis. L'amour ne pousse jamais à nuire: s'il le fait, on peut être sûr que c'est la haine qui s'est substituée à lui dans le cœur du croyant. Il faut faire triompher la vérité c'est entendu, mais si c'est au prix de la violence, celle-ci ne tardera pas à passer de l'ordre du moyen à celui de la fin. Dès lors si la vérité passe au second rang, il est indifférent qu'elle soit au service de la force ou du mal.

Il ne faut agir ni par crainte ni par recherche de la gloire personnelle. Quant à la raison, elle intervient certes, mais

elle ne doit jamais dépasser les bornes assignées par la conscience. De même que le corps a des lois qui régissent la santé, de même il y a des lois, plus délicates bien sûr, qui règlent le bon fonctionnement de la conscience.

Sur ces entrefaites arriva le messager envoyé à Jésus. Il leur rapportait la réponse :

“Il vous ordonne de vous consacrer au culte et à la prière, que vous le laissiez afin que Dieu achève en lui ce à quoi il l’a destiné, que vous vous répandiez dans le monde pour prêcher la vérité. Il vous annonce qu’il vous retrouvera dans trois jours dans un village de la Galilée. Quelles que soient les souffrances qu’il endurera demain, nous n’avons pas à nous y opposer, c’est la volonté de Dieu. Il vous met en garde contre la violence et vous reproche votre attitude lors de son arrestation.” (p. 133)

Ces paroles qui exprimaient d’une façon si nette la volonté du Maître sortit les Apôtres de leur perplexité, mais elle les plongea dans une immense tristesse. Ils souffraient d’une façon intolérable de devoir abandonner Jésus entre des mains criminelles. Le messager ajouta :

“J’ai très bien compris ce qu’il nous demande : il faut que nous nous consacrons au culte et à la prière, quelle que soit notre tristesse. Il faut que nous prenions comme guide le Sermon sur la Montagne que nous avons trop oublié. Peut-être ferons-nous bien de nous adresser à ce sage qui s’en est si fortement pénétré que sa foi a dépassé notablement la nôtre. Nous devons suivre ses conseils.” (p. 134)

Les Apôtres, obéissant à leur compagnon, s’attachèrent à ce sage. Ils comprirent qu’il serait pour eux d’un grand secours durant ces trois longs jours en attendant le retour du Seigneur après que Dieu l’aurait élevé à lui.

5. Les Apôtres quittent Jérusalem.

A la suite de ce récit, l’auteur fait quelques réflexions sur l’attitude des Apôtres et l’influence qu’elle eut sur l’esprit du christianisme. Du point de vue purement humain,

leur attitude était certainement erronée. Ils laissèrent la vérité évidente être foulée aux pieds et exposèrent ainsi la religion à disparaître, leur Prophète à l'injustice, leurs propres personnes à mourir.

Par contre, du point de vue de la révélation de la religion, leur conduite était impeccable :

"En s'abstenant de sauver Jésus, ils ont rendu à la prédication chrétienne un grand service. La religion chrétienne précisa ses principes et élaborà sa philosophie ce jour-là. A partir de ces événements prirent naissance les qualités prédominantes de la religion nouvelle; d'eux naquirent ses plus nobles croyances concernant l'expiation et la rédemption. A partir de ce moment prit naissance cette tristesse qui prédomina chez les grands chrétiens attachés à leur foi, leur crainte du péché, leur amour de la mortification, l'importance accordée au péché d'Adam et la croyance qu'il est au principe de la souffrance endurée par le Christ pour sauver l'humanité de ses trances. Peut-être tout cela n'était-il que l'écho de la grande faute des Apôtres, celle d'avoir abandonné le Christ à ses ennemis comme si les chrétiens devaient expier pour cette faute jusqu'à la fin des temps." (p. 135)

"Le christianisme jusqu'aujourd'hui ne s'est pas débarrassé, - et peut-être ne se débarrassera jamais, - de ce regret et de ce chagrin qui ont étreint le cœur des Apôtres quand, manquant d'égard au Christ, ils se sont abstenus de le sauver. Ils furent obligés de porter le poids de la grande faute, la faute d'avoir abandonné leur Maître aux mains de ses ennemis... Ils s'imaginèrent que s'il leur avait donné l'ordre de ne pas chercher à le sauver, c'était parce qu'ils avaient été jugés indignes de porter témoignage." (p. 137)

* * *

Les Apôtres, se répandirent dans la ville pour faire connaître aux disciples l'ordre transmis par le Maître. La tristesse les amena à douter de leur loyauté, à rechercher dans leur vie passée la raison de leur indignité, qui avait écarté d'eux la grâce de Dieu.

Ce sentiment profond de culpabilité devint héréditaire dans le christianisme. Les chrétiens en vinrent à penser que la source de toute souffrance est une faute commise

antérieurement, même si c'est une faute passagère, sans importance.

“Ce sentiment est resté attaché à la philosophie chrétienne. Un des traits caractéristiques des croyants chrétiens devient leur grande crainte du péché et la terreur qui amène l'homme à s'abstenir de toute action qui soit le moins du monde suspecte... Les croyants chrétiens sont plus attentifs à s'abstenir du péché qu'à faire le bien, leur crainte de l'injustice est plus forte que leur amour de la justice, leur peur de l'enfer plus grande que leur recherche du ciel. La défense de ce qui est mal a plus d'importance pour eux que le commandement de faire le bien. Dans leur prédication, ils insistent davantage sur la nécessité de fuir le mal que sur l'obligation de faire le bien. De sorte que ce négativisme dans l'action a prévalu pendant les siècles les plus chrétiens. Ce sont là certes des caractères que l'on trouve aussi dans les autres religions, mais ils sont plus visibles dans le christianisme. Les chrétiens en sont venus à être intimement convaincus que l'homme est plongé dans le péché jusqu'à ce qu'il se purifie. Peut-être à la base de cette conviction y a-t-il la contrainte imposée aux Apôtres lors de la dramatique journée (du Vendredi-Saint)?” (p. 139)

Elle leur donna également l'idée de pouvoir personnellement expier pour les péchés des autres, ce qui est un des principes les plus importants du christianisme.

Suit un fait amené par l'auteur pour exposer la manière dont les Apôtres se trouvent appelés, d'une façon concrète, à résoudre des situations immédiates: la religion ne reste plus théorique mais entre en contact avec la vie. Il s'agit du problème de l'injustice et du mal atteignant des innocents. Les Apôtres assistent, impuissants, à la manifestation de la cruauté d'un chef romain qui conduisait des prisonniers de guerre. L'un d'eux, chargé de chaînes, gênait la marche: un officier lui tranche, d'un coup d'épée, les deux mains et la colonne des prisonniers poursuit sa route. Les Apôtres protestent mais vainement. A la suite de ce fait, - un pauvre esclave innocent tué-, le problème du mal est exposé. Tout le monde accorde que Dieu ne peut pas être injuste. Un groupe soutient que la souffrance qui a atteint l'esclave et ses compagnons est due à leurs péchés. Une seconde

opinion refuse cette interprétation pour la simple raison que l'expérience montre à l'évidence que les innocents souffrent au même titre que les coupables. Les Apôtres eux-mêmes restent perplexes devant ce problème difficile de l'accord entre la justice de Dieu et le mal. L'auteur nous assure que le problème n'est pas insoluble. (p. 145)

L'erreur dans les fausses explications provient en premier lieu de ce que nous croyons que nous avons d'abord été créés et que le monde a été créé ensuite, - et créé pour nous. Comme si les lois de notre vie avait été d'abord fixées et seulement ensuite celles des animaux, des plantes des minéraux pour s'accorder avec celles de l'homme. Pourtant nous savons par les Livres sacrés que l'homme a été créé en deuxième lieu et que le monde peut suivre son cours naturel, que l'homme ait été créé ou non.

En fait, l'homme est un animal créé de poussière par Dieu qui, en lui communiquant un souffle, l'a rendu homme. Ce souffle, c'est la conscience. C'est elle qui nous distingue de l'animal; sans elle, l'homme n'est pas véritablement homme. Quant à la raison, la perspicacité, la parole, l'habileté, l'animal pourrait y arriver s'il atteignait un certain degré de développement; il n'en serait pas pour autant homme. La conscience est aussi naturelle à l'homme que le mouvement l'est à l'animal.

Le mal qui atteint l'homme est de deux sortes : la première lui arrive en tant qu'il est animal, comme la maladie. En cela, il ne se distingue pas des autres êtres. Ce mal ne peut être reproché à Dieu comme une injustice car les lois de la nature ne sont pas disposées uniquement pour le bien de l'homme mais sont plus amples que lui et elles sont inéluctables.

La deuxième sorte de mal provient d'autrui. C'est celui dont nous portons la responsabilité. La conscience ne s'y oppose pas comme un mur infranchissable ou une haie de feu, mais comme un guide et une lumière. La morale, la religion, la conscience sont pour notre vie morale comme l'eau pour le poisson. Nous pouvons aller à l'encontre de la conscience, mais ce serait comme le poisson qui sortirait de l'eau: nous aurions à en subir les conséquences.

Jamais une pierre ne se détournera de sa chute pour ne

pas tomber sur un fidèle en train de prier, ni le sabre d'un tyran ne s'arrêtera de couper parce que la victime qu'il va blesser est innocente. Tout cela n'a pas de rapport avec la puissance de Dieu et sa justice.

Quant au mal produit par autrui, il est erroné d'en attendre des conséquences immédiates. Le caractère immédiat ne se trouve que dans le cas des natures inanimées. Dans le domaine du vivant, il y a une certaine souplesse dans les rapports de la cause et de l'effet. Aussi le déterminisme n'y est pas aussi apparent. Cette souplesse augmente à mesure qu'on s'élève dans les degrés de vie.

III. CHEZ LES ROMAINS

I. Un chef ferme.

La troisième partie aborde un certain nombre de problèmes envisagés du côté des Romains. Comme pour les deux parties précédentes, l'auteur dispose les scènes de façon à pouvoir amener la discussion d'importants problèmes d'ordre moral.

Le premier tableau est une critique acerbe de la conception militariste à outrance des Romains. L'armée qui campe en Palestine est une des plus importantes de Rome. Elle a à sa tête un des généraux les plus valeureux de l'empire. Plus que dans la force de ses soldats, il mettait la valeur de l'armée dans la discipline de fer qui devait y régner. Il réprimait avec une incroyable sévérité les moindres infractions au règlement.

Pour donner un exemple à son armée, il fit fouetter, un jour, un jeune soldat qui, rentré après l'heure fixée, avait répondu avec insolence à une remarque de son chef. Après la séance de fustigation, où le bourreau déploya une grande violence, ses compagnons lui en firent de vifs reproches, le menaçant de terribles représailles de la part des victimes.

“Pensez-vous! leur répondit-il. Soyez tranquilles, ils deviennent mes meilleurs amis. Car c'est après de pareilles punitions qu'ils parviennent à la gloire. C'est cela qui les rend des héros. Un des

traits les plus frappants du conquérant n'est-il pas de pouvoir être injuste à l'égard des hommes sans raison valable, qu'il puisse les faire massacrer sans les connaître ni être connu d'eux, sans qu'il y ait entre eux d'inimitié personnelle ? Rien n'est plus propre à nourrir ce sentiment que de subir au seuil de leur vie une injustice criante. Les soldats les plus valeureux portent sur leur dos les traces du fouet ... Le ressentiment des opprimés les porte non à se venger de leurs oppresseurs mais à devenir oppresseurs à leur tour." (p. 156).

2. Le traître.

Cette armée romaine si disciplinée était cependant minée par une propagande secrète. Sans violer ouvertement les ordres des chefs, un certain nombre de jeunes soldats en parlaient avec mépris. Pour essayer de combattre cette vague d'insubordination sourde, le général résolut de sortir ses soldats de l'inaction et de les envoyer assiéger une ville voisine. Avant leur départ, il leur adressa un discours patriotique, leur rappelant que Rome attendait de chaque homme qu'il fasse son devoir. Il parla avec enthousiasme de l'esprit de sacrifice, de la gloire du courage, croyant ainsi exciter leur ardeur guerrière. Mais les soldats écoutèrent d'un air distrait: ils étaient las d'entendre de tels discours.

Le groupe des soldats antimilitaristes ne manqua pas de critiquer avec ironie ce discours. Ils échangèrent entre eux des réflexions où s'exhalait leur désapprobation violente de la guerre: ce sont les plus courageux qui meurent dans les combats, les chefs donnent des ordres et sacrifient leurs hommes alors qu'eux-mêmes restent à l'arrière en sécurité. Si celui qui déclarait la guerre était sûr de mourir immédiatement, il hésiterait certainement à le faire. De même, il est faux de prétendre que la guerre est source de vertus dans la société: il n'y a de vertus que chez les individus. Or, la guerre supprime les plus valeureux d'entre eux et laisse les autres jouir de la vie. C'est une illusion mensongère de croire que les nations ont besoin de gloire pour vivre. Les nations sont tantôt vaincues tantôt victorieuses cela ne les empêche pas de poursuivre leur destin.

D'ailleurs cette gloire dont on parle ce ne sont pas ceux

qui sont morts pour elle qui en jouissent. Le propre de la guerre est qu'on sacrifie un grand nombre de personnes pour le salut d'un petit nombre de privilégiés. Ce résultat n'est obtenu que parce que les soldats sont incapables de raisonner. Mais le jour où ils seront assez instruits, ils pourront discuter les ordres qu'ils reçoivent. A ce moment le mensonge de la guerre cessera.

Quant à la guerre défensive, c'est aussi une duperie. Chaque nation prétend être attaquée. Les troupes qui se trouvent en dehors des frontières de leur pays sont certainement en état d'agression, quelles que soient les raisons qui les ont amenées à quitter leur sol. Duperie également de vouloir rendre une guerre plus humaine en édictant des "lois de guerre". Il ne devrait y avoir qu'une loi de la guerre : c'est que tous ceux qui sortent de leur pays pour combattre un pays étranger soient considérés comme agresseurs et à leur égard il faut être impitoyable. Si l'on appliquait de tels principes, il n'y aurait plus de guerre.

C'est de tels propos que tenaient le soldat chrétien et ses amis. Quant aux autres, ils étaient heureux d'entreprendre une guerre qui leur donnait l'occasion d'acquérir un riche butin.

L'armée romaine arriva bientôt devant la ville qui devait être prise. Après quelques essais d'assaut qui se révélèrent vains, les Romains décidèrent de l'assiéger. Derrière la ville s'élevait une montagne qui la protégeait. Un chemin secret conduisait au centre de la ville. On pouvait accumuler à son entrée des pierres qui le soustrayaient complètement à tous les regards. C'est par là que se faisait l'approvisionnement de la ville. Un jour une patrouille romaine composée de trois soldats comprenant le soldat chrétien, aperçut une petite troupe qui s'engageait dans le chemin secret. Une lutte s'engagea. Seul survécut le soldat chrétien tenant à sa merci l'unique survivant ennemi. Au lieu de regagner son armée et d'indiquer aux siens le chemin secret qu'il venait de découvrir, il soigna le blessé et le transporta au milieu de ses compatriotes assiégés dans la ville. Ces derniers, abasourdis, hésitèrent quelque temps à relâcher ce soldat romain venu dans leur camp, puis finalement ils le laissèrent partir.

“Quand il les quitta, il sentit qu’il était heureux de ce qu’il avait accompli. La première tentative bonne en vue de Dieu lui avait apporté beaucoup de consolation. Il se trouvait rassuré dans la foi en ce qu’il avait entendu et vu quand il vivait avec les Apôtres. Il oubliait une chose: ce qu’il avait fait, il l’avait fait uniquement par une espèce de défi au mal. Le bien qu’il avait réalisé n’était pas naturel mais recherché, artificiel. C’était en quelque sorte une gymnastique morale à l’instar de l’entraînement physique auquel s’adonnent des lutteurs. Cette action n’était pas la meilleure forme des bonnes actions mais la meilleure était celle dont le motif était spontanément naturel.” (p. 69)

Les assiégeants ne parvinrent pas à s’emparer de la ville. Ils durent lever le siège et furent obligés de signer une paix honorable pour les assiégés mais qui laissa le général romain plein de colère à l’égard de ce qu’il considérait comme sa défaite.

Les jours passèrent. Bientôt la conduite du soldat chrétien fut connue partout. Du côté des juifs il fut grandement loué pour son geste humanitaire, mais ses compatriotes le considérèrent comme un traître à la patrie et passible du conseil de guerre. Le conseil de guerre qui devait le juger avait lieu précisément le Vendredi-Saint.

La veille, le chef de l’armée chargé de porter l’acte d’accusation avait longuement réfléchi sur la nécessité de maintenir l’ordre dans l’armée. Réflexions d’un cynisme peu commun et qui se ramenaient à peu près à ceci. L’ordre est la plus belle chose qui soit au monde, c’est le secret même de la vie, mais il faut que j’en sois le maître non l’esclave. Il écrase ceux qui lui sont soumis et les met au service de ceux qui commandent. Au fond, il est basé sur la peur. Il peut s’écrouler mais sur ses ruines s’élèvera un autre ordre aussi fort que le premier. Mes hommes peuvent évidemment se révolter contre moi et me tuer pensant en finir avec cet ordre qui les opprime, mais ils ne tarderaient pas à s’apercevoir qu’un autre ordre le remplacera.

J’aurais bien voulu traiter tous les hommes avec justice et miséricorde. Mais ni la clémence ni la sévérité n’empêchent les hommes de s’insurger contre l’ordre. La clémence leur donne la tentation de s’emparer du pouvoir et je serai la

première victime sacrifiée. Quant à la répression inflexible, elle éloignerait un certain temps la révolte inexorable, juste assez pour que je puisse, moi, échapper.

D'ailleurs je n'ai pas à envisager spéculativement le problème. Je suis embarqué; la réflexion me perdrait. Le maintien de l'ordre exige l'action rapide.

Pourquoi ces hommes courageux me craignent-ils ? Ils me craignent parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent pas échapper à ma vengeance: s'ils refusaient de m'obéir, ils encourraient une mort absolument certaine, tandis qu'ils peuvent toujours nourrir l'espoir, en s'exposant à la mort, d'y échapper. Le courage des soldats est en fait de la lâcheté et je leur donne à croire que c'est là la gloire. Leur audace est, au fond, de la crainte et je la leur présente comme de l'héroïsme.

Ceux qui meurent à la guerre contribuent à augmenter ma gloire alors que l'histoire ne retient aucune trace de leur nom. Ils s'imaginent que la manifestation autour de la tombe du soldat inconnu est un hommage rendu à leur mémoire, mais c'est là un immense leurre: qu'importe aux morts qu'on élève au-dessus des princes de ce monde le corps du soldat tombé à la guerre, alors que les soldats vivants nul ne les honore ?...

C'est sur les cadavres des morts que j'élève ma gloire; c'est là l'essence de l'ordre que je maintiens.

3. Le procès.

Le lendemain, vendredi, le soldat chrétien passait en jugement. Ses compagnons ne pouvaient s'empêcher de considérer son action comme un crime de haute trahison.

L'auteur fait assister au procès un Athénien, épris de philosophie et qui parcourait le monde à la recherche de la véritable sagesse. Ses compatriotes avaient été incapables de la lui donner et il ignorait la cause de son insuccès. Il ne se rendait pas compte qu'il avait une conception trop mécanique de la vérité, s'imaginant qu'on la découvre comme on trouve un lingot d'or, aux contours définis, extérieurs à celui qui le découvre. Il ne comprenait pas encore que

dans le domaine des choses humaines l'homme fait partie intégrante de la vérité, entrant en quelque sorte dans son élaboration.

Le chef de l'armée commença son acte d'accusation. Il déplora qu'une pareille trahison ait pu émaner d'un soldat romain traître à sa patrie et à ses amis. Ce qui ajoute à son crime c'est qu'il a trahi consciemment et avec préméditation. Il ne croit pas à la guerre, ni en la gloire de César. Il est tombé amoureux d'une misérable juive. Elle et ses coreligionnaires, véritables ennemis de la grandeur romaine, lui ont insufflé leur exécration doctrine lui faisant croire que si l'amour régnait entre les hommes, toute guerre disparaîtrait de la surface de la terre. Il faut que nous soyons impitoyables à son égard.

Le soldat chrétien demanda à se défendre lui-même : Je n'ai trahi personne, dit-il. Vous dites que j'ai trahi ceux qui sont morts pendant le siège. Mais je suis sûr que si nous avons remporté la victoire, leur mort n'en aurait pas moins été inutile. Elle n'aurait apporté que deuil pour leurs parents. Seules quelques personnes à Rome en auraient tiré profit. Que des hommes meurent pour que d'autres en tirent de la gloire, c'est quelque chose qui dépasse mon entendement.

Nous sommes placés au même rang que les esclaves : vous leur prenez leur liberté et leur travail, vous nous prenez notre vie et le bonheur des nôtres. Qu'on ne dise pas qu'il faut s'en remettre à nos hommes politiques pour décider de la guerre. Si la guerre a lieu, c'est à cause des erreurs qu'ils commettent. Nous n'avons pas à payer de notre vie leurs folles ambitions. Nous ne leur permettons pas de disposer de nos biens sans contrôle et nous les laisserions disposer de notre vie à leur guise ?

Non, je n'ai trahi personne: j'ai trahi simplement la tyrannie et l'injustice, l'exploitation des faibles par les forts. Je n'ai pas voulu que vous tuiez inutilement des innocents, j'ai empêché que vos chefs puissent jouir d'une plus grande autorité que celle qu'ils possèdent.

Vous prétendez que la guerre est inévitable et qu'une conduite comme la mienne ne peut en rien l'empêcher

d'arriver. C'est que vous ne croyez pas suffisamment en la force des idées. J'ai voulu que mon acte soit le signal d'une campagne véhémement contre un système inhumain qui sacrifie les individus à des desseins que vous leur imposez. Il faut que la jeunesse de tous les pays ne fasse qu'un bloc et sache vous dire: "Halte-là: nous n'irons pas plus loin". Vous n'avez pas le droit de vous abriter derrière les prétextes du bien public, de la dignité nationale, de la gloire pour nous conduire à la mort.

Voulez-vous assurer une paix durable au monde ? Et bien décrétez en premier lieu que jamais vous ne déclarerez de guerre avant de consulter les soldats que vous envoyez à la mort. En second lieu, que chaque soldat fasse le serment de ne jamais dépasser les frontières de son pays. Enfin interdisez d'une façon absolue aux chefs de punir ceux de leurs soldats qui refusent de franchir les frontières de leur pays.

Le jury estima que le soldat avait dépassé la mesure et qu'il était inutile de le laisser déraisonner davantage. Il méritait incontestablement la mort. Quant aux assistants ils pensèrent que pour tenir de pareils propos, il avait dû perdre complètement la tête, qu'il était victime de "la maladie de la conscience". Il fut condamné à mort et impitoyablement exécuté. Ceux de ses compagnons qui partageaient ses idées recueillirent religieusement sa dépouille.

4. **Pilate.**

Pilate, gouverneur de la région de Jérusalem, était un homme sage et de bon sens. Il avait pratiqué un peu la philosophie grecque et raisonnait juste. De sa fréquentation des prêtres juifs, il avait acquis une certaine rectitude morale qui lui permettait de distinguer le bien du mal. Tout en maintenant la fermeté romaine, il avait su éviter tout heurt avec la population juive.

Ce jour-là, excédé par l'insistance des Juifs, il avait été quasi forcé de condamner un homme à qui il ne pouvait rien reprocher. Il savait qu'eux et lui se trompaient en

portant un tel jugement, mais que pouvait-il faire contre une telle instance et comment pouvait-il risquer de provoquer une révolte.

Il avait une grande estime pour son chef de l'armée. On vint lui apprendre qu'à la suite de la condamnation du soldat chrétien et de son exécution, le général avait eu une attaque subite de fièvre et qu'il délirait. Certains pensaient que la cause en était précisément la condamnation qu'il avait portée contre le soldat chrétien. Entre Pilate et son ami le philosophe grec s'engagea alors un dialogue au sujet de ce général.

Le philosophe était indigné de la cruauté de ce dernier à l'égard du soldat. En guise de réponse, Pilate exprima son dédain pour la philosophie, intéressante certes, mais incapable au moment des difficultés d'être d'une utilité quelconque. Comment en serait-il autrement alors qu'il y a une telle différence entre le langage de la pensée et celui de l'action ? Le philosophe juge des choses d'après leur définition, tandis que l'homme d'action ne les juge qu'après les avoir réalisées. Aussi la philosophie a-t-elle complètement échoué quand les hommes au pouvoir ont prétendu la prendre comme guide.

D'ailleurs les hommes de religion ne sont guère plus utiles. Dissserter sur le bien et sur le mal est parfait tant qu'on reste sur le plan de la foi et des croyances, mais quand sonne le moment de l'action, les conclusions de cette dissertation deviennent obscures et flottantes. Ne voyons-nous pas les Juifs, hommes religieux s'il en fut, prétendre que la religion leur enjoint de crucifier Jésus, alors que pour rien au monde ils n'allumeraient une bougie le sabbat. L'erreur vient de ce que les hommes de religion manquent de souplesse et ne savent pas distinguer entre ce qui est important et ce qui l'est davantage. Nos vertus à nous, Romains, sont civiques, les vôtres, à vous philosophes, sont rationnelles; celles des Juifs sont religieuses. L'expérience m'a appris qu'il est impossible d'établir un accord entre ces trois sortes de vertus.

Le philosophe lui reprocha de manquer de miséricorde: celle-ci n'ôte rien à la force de la justice si le jugement

est juste, elle en atténue la violence s'il est injuste. Pilate répondit que ce qui l'intéressait avant tout, c'était la justice. Quant à la miséricorde, dans le cas de l'injustice elle est comme l'humanitarisme dans la guerre: dans l'un et l'autre cas, c'est une duperie.

Comparant la philosophie et la religion, l'Athénien reprocha aux théologiens leur méthode de raisonner: ils manquent de rigueur philosophique. Ils ont des affirmations sans preuve, avancent gratuitement des hypothèses importantes. Leur plus grande hypothèse, c'est l'existence de Dieu qui résout toutes leurs questions mais qui pour nous, philosophes, reste une hypothèse.

De plus ils mêlent ce qui est croyance et ce qui est sagesse ou perspicacité, ce qui est permanent et ce qui est provisoire. Ils appliquent ce qui est purement rationnel à ce qui est purement religieux. Ils défendent des institutions sociales dans l'idée que les meilleures d'entre elles sont religieuses, alors que les institutions sont toujours changeantes.

Pilate répliqua que les philosophes ont aussi leurs hypothèses, par exemple les axiomes d'Euclide. Quant à l'hypothèse religieuse de l'existence de Dieu, c'est un principe fixé dans l'âme et nous trouvons dans l'âme elle-même ce qui vérifie cette hypothèse. Les hypothèses scientifiques n'ont rien de pareil. Si l'hypothèse géométrique est vérifiée par la vérité de ses conclusions et sa fécondité qui permet de démontrer des vérités qui ne peuvent reposer sur l'erreur, l'hypothèse de l'existence de Dieu est très féconde: à elle se rattache tout ce qu'il y a de bien, de beau, d'admirable dans le monde. Cela rend la vérité de cette hypothèse nécessaire rationnellement parlant.

Si, poursuivit Pilate, vous, philosophes, vous cherchez la vérité, moi je cherche à être dans la voie droite (*al-hidāya*). Je pensais y arriver au moyen de la religion ou de la religion avec la raison. Mais la conduite des Juifs à l'égard de Jésus qu'ils disent inspirée par la religion m'ont fait perdre à jamais l'espoir de trouver dans celle-ci la réponse à ma question. Je préfère rester un pur Romain fidèle aux coutumes et aux principes de mes ancêtres.

Le philosophe se rendit ensuite au Calvaire pour assister au dénouement du drame qui avait amené son ami à

douter de la raison et de la religion. Il y arriva vers midi.

Peu de temps après, les ténèbres couvrirent la terre.

5. Et les ténèbres couvrirent la terre.

En plein midi, dans un ciel jusqu'ici sans nuage, les ténèbres couvrirent la terre au point que l'on ne pouvait plus se voir à quelques pas. Un vent violent souffla sur la ville emportant tout sur son passage.

Pendant trois heures, les ténèbres couvrirent la terre. Au sommet du Calvaire, un certain nombre de personnes se trouvèrent, chacune interprétant à sa façon la présence de ces ténèbres. Il y avait là la bergère dont on a parlé au début du livre, les soldats romains, de saintes femmes venues accompagner le Maître jusqu'au bout, le philosophe grec, le mage.

Pour la bergère, très intriguée et qui pleurait à chaudes larmes, les ténèbres étaient provoquées par les djinns: sa mère l'en avait menacée dans le cas où elle lui désobéirait. Ils étaient venus pour l'emporter chez eux. Une telle crainte ne manqua pas d'exciter les moqueries des soldats romains pour qui ces ténèbres n'étaient qu'un simple phénomène atmosphérique qui bientôt disparaîtrait.

Quant aux saintes femmes, elles étaient convaincues que la cause des ténèbres était l'injustice criante dont avait souffert Jésus ce jour-là quand il avait été condamné à être crucifié.

Le Juif qui les accompagnait et qui avait lutté contre Jésus comprit qu'il avait fait fause route: Jésus était un véritable Prophète plus grand que tous les Prophètes d'Israël. Il crut en lui.

Le mage et le philosophe grec entendirent les divers opinions. Entre eux s'engagea un dialogue au sujet de ces diverses interprétations.

"Je sais, dit le mage, au sujet des événements qui viennent de se passer des choses que vous ne connaissez pas. Dieu a élevé le Seigneur Jésus vers lui. Jésus est la lumière de Dieu sur la terre: lorsque les habitants de Jérusalem décidèrent de l'éteindre, la terre se couvrit de ténèbres sur eux. Celles-ci sont un signe de

Dieu; elles signifient qu'il les a privés de la lumière de la foi et de celle de la conscience qui ne les guide plus.

— C'est là de la poésie et du symbole, répondit le philosophe ...
Quelle preuve peut-on avancer au sujet de cette foi ? Pour cette pauvre bergère, ce sont les djinns qui causent ces ténèbres. Comment vous départager ? Selon quel critérium ?

— Ce qu'il faut d'abord, répliqua le mage, c'est être croyant; que l'objet de la foi soit vrai ou faux, peu importe. La foi est, en effet, le sens qui permet à l'homme de percevoir les valeurs spirituelles qui nous entourent et de comprendre leur signification. Le croyant est celui qui admet une relation entre le spirituel et le temporel. (p. 204)

Croire en l'existence des choses n'implique pas que l'on connaisse intellectuellement leur nature. Divers essais d'explication peuvent être proposés, mais ne pas pouvoir expliquer un fait ne donne pas le droit de nier son existence.

Le phénomène sensible et la réalité spirituelle qui lui correspond peuvent être tous les deux le résultat d'une même cause. Dans le cas présent, la force qui a accumulé les nuages et provoqué la tempête est la même que celle qui a élevé le Christ au ciel. Cette force, c'est Dieu.

Il y a une force qui agit dans notre vie qu'il nous est impossible de comprendre, au même titre que l'animal qui est offert en sacrifice à Dieu par l'homme ne sait pas que la raison de sa mort c'est un culte rendu à Dieu et l'expiation du péché de celui qui le sacrifie. Que l'objet de la foi soit faux ou vrai, peu importe: c'est au croyant lui-même par le moyen de sa foi de préciser ce contenu, de trouver le critérium de la vérité pour les choses spirituelles.

D'ailleurs, la foi étant au-dessus de la raison, l'homme ne peut pas au moyen de celle-ci se représenter la foi ni ce qu'elle est. A l'égard du même fait, - la crucifixion de trois personnes, accompagnée de la formation de ténèbres, - différentes explications peuvent être données, chacune vraie à son plan : les particules de rochers, les feuilles des arbres diraient qu'il ne s'est absolument rien passé. Les moutons apercevant les trois corps suspendus sur les croix, s'imagineraient que ces hommes ont été disposés là comme

certains de leurs compagnons. Pour les Romains, les ténèbres représentent un phénomène tout naturel et la crucifixion est le châtement infligé à deux voleurs coupables de crime et à un homme qui s'est soulevé contre son pays. Ils comprennent ce que signifie un crime ou un châtement, mais n'ont aucune idée de ce que représentent l'expiation et la rédemption. Le philosophe malgré son intelligence ne comprend pas plus que les soldats. Quant au mage, aux femmes croyantes et à la bergère, ils ont un sens spécial qui leur permet de saisir la signification ce qui s'est passé. Ils l'interprètent d'une manière plus ou moins exacte, ils sont peut-être inférieurs au philosophe intellectuellement parlant, mais leur aptitude à percevoir les choses spirituelles leur donne une pénétration que ne possède pas ce dernier. Celui-ci est incapable de juger l'objet de la foi : c'est au croyant de le faire au moyen de la foi elle-même.

Le tort des rationalistes est de nier ce qu'ils ne comprennent pas. Ils n'admettent pas que les hommes croient en Dieu avant de comprendre rationnellement ce que représentent ses attributs. Etrange exigence ! Ne peut-on pas utiliser le feu pour se chauffer sans connaître sa nature intime ? Ici c'est l'expérience qui est maîtresse. Or elle nous montre précisément que l'un des traits les plus caractéristiques de l'homme, c'est son aptitude à saisir le sens spirituel des choses et à y croire. C'est ce qui l'élève au-dessus de l'animal. Et nous n'avons pas le droit de nier les réalités spirituelles sous prétexte que les animaux ne les perçoivent pas. Quand la Bible désigne Adam comme le premier homme, peut-être veut-elle dire non pas qu'il est le premier animal à s'être redressé et à avoir marché sur ses deux pieds, mais bien le premier être à avoir compris ce qu'est le péché, à avoir senti les exigences de la conscience. C'est par là qu'il est devenu homme. C'est cela l'esprit que Dieu insuffle en lui. Par la grâce de Dieu, il est devenu capable de foi, capable d'être le lieutenant de Dieu sur la terre. C'est là l'attribut le plus essentiel de l'homme.

Quant à la relation qui existe entre le monde spirituel et le monde corporel, elle est donnée par Dieu lui-même. Ces rapports sont exprimés sous forme symbolique, procédé légitime dans ce domaine.

Ces explications ne convainquirent pas le philosophe. Ses difficultés de croire n'avaient pas disparu. Bientôt les ténèbres se dissipèrent, le soleil parut plus brillant que jamais. Ceux qui avaient assisté à ces événements ne changèrent pas d'opinion, - sauf le juif qui était venu pour être témoin du dénouement du drame et qui était retourné croyant en Jésus. Et cela parce que les signes de Dieu ne prennent un sens que pour ceux qui sont, par nature, croyants. Il est possible de passer d'une croyance fautive à une vraie croyance. Mais si un homme ne croit en rien, les signes de Dieu n'ont aucune influence sur lui.

6. Retour au sermon sur la Montagne.

Le mage s'empressa de rejoindre les Apôtres en Galilée. Ils les trouva découragés, envahis par une grande tristesse. Il se mit à les remonter: Pourquoi être tristes? Est-ce parce que le Christ n'était pas avec eux? Qu'ils sachent que Dieu l'a élevé à Lui et sous peu ils auront de ses nouvelles. S'ils sont tristes à cause de la faute qu'ils ont encourue en abandonnant leur Maître, qu'ils sachent que Dieu leur a pardonné et qu'il les destine à prêcher la nouvelle religion de par le monde. C'est en Jésus qu'ils doivent puiser la force surhumaine dont ils ont un si grand besoin pour remplir leur mission.

Ce qui leur permettra d'avoir constamment devant les yeux l'enseignement du Maître, c'est le Sermon sur la Montagne où se trouvent condensées, d'une façon admirable, ses directives.

Le mage a longuement médité sur cet enseignement et il voudrait en faire profiter les Apôtres. C'est à cet exposé qu'est consacré le chapitre le plus important du livre.

Ce que le mage veut faire comprendre aux Apôtres, c'est qu'ils sont tenu de comprendre le Sermon sur la Montagne sur un plan plus élevé que celui de l'ensemble des chrétiens. La Loi demandait de ne pas tuer; le Sermon va plus loin: il ne faut pas se mettre en colère parce que la colère pousse à la haine, à l'injustice et au meurtre. Il faut aller plus loin encore: que jamais on n'incite quelqu'un à tuer même sous prétexte de défendre la religion, la patrie ou de

se défendre soi-même: Dieu est capable par lui-même de défendre la religion. Nul n'a le droit d'être la cause de la mort d'autrui ou de lui faire du mal pour n'importe quelle cause que ce soit.

Quant à vouloir défendre la patrie en attaquant ses ennemis, c'est une illusion entretenue par des hommes qui veulent tirer profit de la guerre ou qui sont coupablement ignorants. La guerre sème chez le vaincu des germes de vengeance, chez le vainqueur la tentation de devenir injuste. Se défendre n'est légitime que si l'on est personnellement et directement attaqué. C'est à Dieu seul qu'appartient le droit d'ôter la vie à l'homme ou de lui porter préjudice.

Le Royaume des Cieux appartient aux pauvres, aux simples, aux affligés, aux humbles, à ceux qui cherchent la vérité, aux miséricordieux, à ceux qui ont le cœur pur, aux pacifiques. Il faut montrer aux riches, aux forts, aux intelligents qu'ils peuvent y entrer aussi à condition qu'ils aient le cœur pur, la conscience intègre.

Le Seigneur dit que celui qui regarde une femme et la désire a déjà commis l'adultère. Il faut apprendre aux hommes que ce n'est là qu'un exemple pour illustrer d'une façon frappante la force entraînant des passions. En fait, c'est toute passion violente, tout désir effréné qui est défendu. Celui qui regarde ce qui est entre les mains de son prochain et le convoite d'un désir tel qu'il est prêt à lui nuire pour s'en emparer a déjà commis l'adultère dans son cœur.

Le Sermon sur la Montagne dit: "Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent". Il faut même ne pas avoir d'ennemis du tout car l'inimitié ne germe dans le cœur des hommes que lorsque s'y élève de la cupidité à l'égard des biens d'autrui. L'inimitié, la haine et l'envie ne sont pas naturelles à l'homme: elles proviennent de ce que les hommes sont impuissants à goûter la beauté de la nature qui les entoure et qu'ils s'imaginent que le seul bien qui existe est celui qui se trouve chez autrui. Elles proviennent aussi d'une mauvaise organisation sociale.

Quant à la défense d'adorer les idoles, il faut savoir qu'il y en a qui ne sont pas faites de pierre ou de bronze.

Les hommes s'en fabriquent un certain nombre qu'ils appellent "principes" comme la dignité nationale, le patriotisme, la fidélité, la liberté, l'obéissance à l'autorité publique, la loi. D'autres idoles, décorées du beau nom de vertus, s'appellent le courage, l'esprit de sacrifice, le bien commun. Faire de ces principes et de ces vertus des absolus qu'on adore en désobéissant à sa conscience, c'est être idolâtre.

De même, mettre la religion au-dessus de sa conscience, c'est être infidèle à Dieu.

Une autre idole dont il ne faut pas être l'esclave, c'est la société. Des hommes qui ont intérêt à le faire, affirment que la société est supérieure à l'individu, que le bien de la société est supérieur à celui de l'individu. C'est là une dangereuse illusion entretenue par des gens qui veulent tourner à leur profit le travail des foules.

La loi religieuse défend de voler. Mais ce vol n'est pas uniquement ce qu'on a coutume de considérer comme tel. En fait celui qui acquiert quelque chose sans effort vole, même si cette manière de voler est admise par la loi positive. Celui qui acquiert quelque chose par son intelligence et sa ruse, en l'extorquant à celui qui a dépensé à l'acquérir tous ses efforts est un voleur.

Le meilleur moyen d'adorer Dieu est de s'aimer les uns les autres en Dieu. C'est là le seul secret de la piété et le principe du bien. Personne n'éprouvera dans sa vie plus de joie que celui qui aura rendu heureux autrui.

La prédication de la religion n'ira pas sans difficulté. Il faut savoir distinguer entre ce qui est essentiel et ce qui est dérivé, entre ce qui appartient à la religion et ce qui est seulement sagesse ou opinion raisonnable, entre ce qui est vérité durable et ce qui est un bien passager, entre ce qui tient à la nature humaine et ce qui dérive d'institutions positives.

Trois principes religieux doivent être à la base de l'enseignement chrétien: n'adorer aucune idole quelle qu'elle soit, s'aimer les uns les autres, enfin écarter la passion démesurée quand elle entraîne loin de la conscience. Il faut élargir le champ de la religion de façon qu'il soit facile aux hommes de rester dans ses limites. Qu'on laisse aux

hommes leur liberté d'action dans la vie quotidienne. Que les prescriptions et les prohibitions portent sur des objets importants ayant valeur permanente.

La religion ne doit pas s'élever trop haut au-dessus de la nature humaine: il faut la rendre accessible à tous ceux qui ont la foi. Il ne faudrait pas l'édifier sur des dogmes auxquels ne croient que les mystiques, sur des principes compris par une élite seulement, sur une morale qui n'est facile que pour les simples, les pauvres et les ascètes, car il viendra un jour où les mystiques seront peu nombreux, et alors personne ne comprendra les dogmes, où l'élite diminuera de sorte que personne ne saisira les principes et où les ascètes et les simples seront en tout petit nombre et personne ne suivra la morale.

Il faut parler aux hommes un langage qu'ils comprennent: ne pas abuser de symboles, tenir compte des besoins de chaque race dans ce domaine.

Il faut craindre, pour la religion, le facteur temps et le facteur progrès de l'intelligence. La permanence étant un des caractères de la religion, il ne faut pas laisser la religion traiter des sujets qui sont du ressort de la raison. Et cela parce qu'à mesure que l'esprit progresse, les hommes comprennent d'une façon différente les problèmes et il ne faudrait pas que la religion change avec ce changement: elle risquerait de perdre son caractère sacré.

Que les Apôtres se gardent de présenter la religion comme un moyen d'améliorer la situation temporelle des hommes. Elle est avant tout une foi s'intégrant à la nature de l'homme pour l'élever au-dessus de l'animal.

Il faudra résister à la tentation de recourir à la religion pour empêcher le tyran d'exercer ses sévices, pour lui dresser des embûches, pour établir dans le peuple des organismes destinés à mettre fin à l'oppression. Ce n'est pas là le travail de la religion. La religion s'adresse avant tout à la conscience des personnes. Elle n'influe sur les institutions, sur la société, sur la politique que d'une manière indirecte. Si chaque individu obéissait à sa conscience en ne dépassant, sous aucun prétexte, les injonctions de sa conscience, le mal n'existerait pas dans la société. A cet égard, les institu-

tions, bonnes ou mauvaises, anciennes ou modernes s'équivalent. Substituer une institution à une autre n'est pas le travail de la religion. Si celle-ci établissait un ordre temporel et que par la suite les hommes estimaient qu'il leur faut une autre ordre, cela ferait perdre à la religion son autorité et les hommes n'obéiraient plus à la religion en ce qu'elle a de plus essentiel. Les institutions sociales sont en perpétuel changement, c'est là une de leurs exigences. La religion, elle, ne change pas. Aussi les deux choses doivent rester indépendantes.

Ces conseils rendirent le courage aux Apôtres. Ils furent remplis de joie et d'espérance à l'idée de la tâche à entreprendre et ils se répandirent de par le monde, invitant les hommes à la vérité.

* * *

Ce long résumé aura permis aux lecteurs, nous l'espérons du moins, de saisir l'originalité du livre, l'ampleur et la variété des problèmes posés, la manière de les présenter et de les résoudre. On aura remarqué le rôle fondamental qu'y joue le mage. Nous ne pensons pas nous tromper en le considérant comme le porte-parole de l'auteur: la manière dont il est introduit, les réflexions qu'il fait avec une ferveur contenue et un mélange de haut idéalisme et de bon sens pratique, en particulier le dernier chapitre où il explique aux Apôtres le sens profond du Sermon sur la Montagne expriment visiblement les pensées du Dr Kamel Hussein et la manière dont il a compris l'enseignement de Jésus.

Et c'est ce qui rend, à notre avis, cet ouvrage si émouvant: avec beaucoup de force et un attachement lucide aux valeurs spirituelles, l'auteur, insiste d'une façon remarquable sur certains grands thèmes de la doctrine morale du Christ: amour du prochain, pureté du cœur, humilité, esprit de pauvreté, détachement des biens de ce monde, mise en garde contre les idoles et les faux absolus érigés en principes, valeur profonde de la personne et sa transcendance par rapport à la société, nécessité de garder "pure" la religion et de ne pas la compromettre en la mettant au service de la politique ou des ambitions humaines, obligation d'obéir toujours absolu-

ment à sa conscience. De ce point de vue, les lecteurs chrétiens ne peuvent que se réjouir de voir exposer avec tant de fermeté, par un musulman, des principes qu'ils estiment essentiels à une vie chrétienne authentique.

Est-ce à dire que l'on puisse, sans réserve, considérer le livre comme un exposé objectif et complet de la vision chrétienne du monde ? N'y aurait-il pas quelques omissions majeures qui risquent de donner à la synthèse morale présentée une perspective assez différente de celle qu'aurait présentée un écrivain chrétien traitant du même sujet ? Le nombre des thèmes développés plus ou moins directement et où l'auteur semble exprimer, par l'entremise de certains de ses personnages, la doctrine chrétienne est par trop grand pour qu'on puisse discuter utilement, dans un article déjà long, l'interprétation proposée. Nous nous en tiendrons seulement à quelques remarques.

Tout d'abord, ce qui nous frappe, c'est la manière, probablement inconsciente, dont le choix des thèmes a été fait : par un scrupule, d'ailleurs respectable, de ne pas heurter de front la sensibilité musulmane de l'immense majorité de ses lecteurs, le Dr Kamel Hussein a évité, d'une manière générale, de traiter l'aspect doctrinal de l'enseignement de Jésus. Certes il n'a pas craint de reprendre la merveilleuse définition de saint Jean, "Dieu est amour", et cela en employant le mot même de *hobb* si suspect pour une oreille théologique musulmane. Il reste que le Dr Kamel Hussein a centré ses efforts sur le problème de la conscience, considérant que la mission du Christ "consistait essentiellement à demander aux hommes de prendre la conscience comme juge de leurs pensées et de leur action" (p. 2). Cette perspective donne au christianisme qu'il expose un aspect quelque peu moralisant.

Le Dr Kamel Hussein est visiblement frappé par le côté si humain et si moralement efficace de l'enseignement du Christ, par l'élévation de l'idéal présenté. Nous aurions mauvaise grâce de ne pas nous réjouir d'une pareille attitude. Nous voulons simplement noter que cette morale évangélique découle et tire sa force de la relation essentielle qui relie l'âme du croyant à celle du Christ.

Le danger pour un auteur non-chrétien qui, du dehors,

aborde le christianisme, est de le réduire à un enseignement tiré de l'Évangile, transmis par Jésus. Il est cela, certes, et en choisissant le Sermon sur la Montagne comme la plus haute expression de la morale chrétienne, le Dr Kamel Hussein ne pouvait faire meilleur choix. Mais ce message n'est lui-même qu'une "préparation" à des révélations plus profondes que Jésus a réservées à ses Apôtres. S'il parle à la foule en images et paraboles, il livre aux premiers le secret de son message, à savoir son intimité avec le Père ("Celui qui me voit voit Celui qui m'a envoyé", Jean 12, 45; "Le Père et moi nous sommes un", Jean 10, 30), le fond de la vie chrétienne qui est essentiellement une vie avec et dans le Christ ("Celui qui demeure en moi et moi en lui..." Jean 15, 5; "Nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure", Jean 14, 23). Il se révèle à eux non pas à la manière des autres Prophètes qui ont transmis de la part de Dieu un message devant lequel ils se sont effacés, mais comme quelqu'un qui parle avec autorité et en son nom ("La Loi vous dit... et moi je vous dis... Mt. 5) et qui se donne lui-même comme objet de culte et comme moyen de salut ("Je suis la Voie, la Vérité et la Vie" Jean 14, 6) Cette intimité, cette présence de Jésus à ses disciples dépasse les contingences de lieu et de temps ("Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles" Mt. 28, 20).

En d'autres termes, le christianisme se présente avant tout comme une fidélité à une Personne, la Personne du Verbe, à une vie intime avec elle ("Je suis la vigne, vous êtes les sarments" Jean, 15, 5), à une communion à la mort et à la résurrection rédemptrices du Christ avant d'être une fidélité à son enseignement. Il semble d'ailleurs, qu'à un moment du moins, quand il fait dire à l'un des Apôtres: "Le Seigneur, c'est Lui qui est notre conscience" (p. 123), le Dr Kamel Hussein ait eu le pressentiment de cette structure de la vie chrétienne.

Que les Apôtres n'aient pas compris sur le champ cet enseignement de Jésus, nous le concédons au Dr Kamel Hussein. Jésus le disait d'ailleurs: "Il vous est bon que je m'en aille... Jean 16, 7. Quand je serai parti, je vous enverrai l'Esprit Consolateur, il vous expliquera tout "Jean, 14, 26. Ce n'est effectivement qu'après la Pentecôte,

c'est-à-dire après la mort et la résurrection du Christ que les Apôtres "remplis de l'Esprit-Saint" se mirent à prêcher avec succès la Bonne Nouvelle.

Quant à l'explication que donne le Dr Kamel Hussein du pessimisme foncier qui caractériserait le christianisme, elle ne peut être acceptée qu'avec des réserves. On se rappelle (cf plus haut p. [109]) que l'auteur attribue cette attitude aux Apôtres comme conséquence du sentiment de culpabilité qu'ils auraient éprouvé d'avoir abandonné le Christ à ses ennemis. Elle serait "la projectivation" de leur sentiment et elle aurait donné au christianisme cette note triste et quelque peu négative qui, d'après le Dr Kamel Hussein, serait une caractéristique des grands saints chrétiens.

Tout d'abord nous faisons remarquer que dès le début le Christ a insisté sur la nécessité de "naître à nouveau" (dans son entretien avec Nicodème, Jean, 3, 1-14). Et la perspective de la Croix est en quelque sorte constamment présente à sa pensée.

Cette Croix au centre du christianisme va-t-elle lui donner, comme semble le croire l'auteur, un aspect sombre et va-t-elle transformer la vie du chrétien en une lutte continuelle dans une atmosphère de tristesse et de découragement ? Que la vie chrétienne se présente comme une lutte contre les passions mauvaises, que cette lutte prenne parfois un aspect excédant comme saint Paul l'a si vigoureusement souligné ("Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas..." Romains, 7, 19), cela est incontestable. La souffrance fait partie de la trame de la vie et une des caractéristiques du christianisme est précisément de l'accepter comme donnée essentielle de la vie humaine en lui donnant un sens profond : son rattachement à la croix de Jésus. Comme l'affirmera saint Paul : "Les Juifs exigent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse, nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens" (1 Cor. 1, 22-23). Que cet aspect de lutte et de mort ait frappé plus particulièrement certains esprits et qu'il les ait amenés à envisager le christianisme presque exclusivement sous cet aspect, l'histoire des diverses hérésies au cours des temps le montre : manichéisme au 4^e siècle, catharisme au moyen-âge, jansénisme au

17e siècle. Mais il serait injuste de mettre au compte de l'enseignement commun du christianisme ces exagérations condamnées par l'Eglise. Si celle-ci insiste sur la nécessité de la lutte contre les passions et les mauvaises tendances, si elle invite ses fidèles à méditer sur la fécondité du sacrifice sur la souffrance du Christ, sur sa Passion et sa mort, elle insiste également sur le fait du triomphe du Christ sur la mort, sur la joie qu'apporte en définitive la vie avec le Christ ("Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit entière", Jean 15, 11 : "Je jubile au milieu de mes tribulations", 2 Cor. 7, 4). Loin de supprimer la nature, la grâce l'achève, lui permet de s'épanouir et lui fait donner ses meilleurs fruits dans les divers domaines de l'activité humaine. Les grandes époques de foi, - puisque le Dr Kamel Hussein y fait allusion, - ont été précisément caractérisées par cette joie de vivre dont les cathédrales sont une expression éloquente. Et il ne serait pas difficile de faire toute une anthologie des écrits des saints où cette joie éclate en des accents triomphants comme par exemple *le Cantique des créatures* de saint François d'Assise ou le *Le Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix.

Un autre point important qui mériterait d'être longuement discuté est celui de la crucifixion de Jésus. Comme nous l'avons signalé en son lieu, le Dr Kamel Hussein, pour ménager les sentiments de ses lecteurs chrétiens, s'est gardé de nier explicitement la crucifixion. Bien que tout le monde en parle au cours du procès comme d'une chose inéluctable et que les ténèbres couvrent la terre de midi à trois heures le Vendredi-Saint, l'auteur se contente d'assurer que Dieu a élevé Jésus à lui.

Pour comprendre l'attitude du Dr Kamel Hussein, il faut se rappeler que dans le Coran il est dit au sujet de Jésus: "Ils ne l'ont pas tué, ils ne l'ont pas crucifié mais il leur a semblé [qu'il en était ainsi] (*Shobbiha lahom*). Ceux qui ont été en désaccord à son sujet se trouvent dans le doute. Ils n'ont, en fait de science, qu'à suivre l'opinion. En réalité, ils ne l'ont pas tué (*mā qatalūho yaqīman* (Coran, 4,156)."

Il est clair que le sens premier et apparent du texte est celui-là même qu'a adopté la tradition musulmane, rejoi-

gnant en cela une certaine forme de docétisme signalée déjà par saint Irénée¹, à savoir qu'en fait le Christ n'est pas mort: c'est une autre personne qui lui a été substituée. Aussi M. Blachère, se conformant à cette tradition, s'est-il cru autorisé à traduire: "Ils ne l'ont ni tué ni crucifié mais... son sosie a été substitué à leurs yeux".²

Nous ne voulons pas examiner aujourd'hui ce point d'exégèse coranique qui nous entraînerait trop loin³. Le sujet mérite d'être traité pour lui-même d'une façon approfondie. Nous espérons l'entreprendre un jour. Qu'il nous suffise de signaler simplement ici que pour les chrétiens la mort du Christ est une vérité absolument essentielle, la pièce maîtresse de leur doctrine. Cela d'abord parce que c'est, à leurs yeux, une vérité historique d'une exceptionnelle importance; en second lieu parce que cette mort, loin d'être un accident inattendu dans la vie du Christ est, au contraire, prédite par lui et représente en quelque sorte le but de sa mission. Aussi un exposé sur le christianisme qui ne tiendrait pas compte organiquement de cet aspect fondamental de la doctrine risquerait d'en donner une image inexacte.

* * *

Les quelques réserves et remarques que nous venons de formuler n'ôtent évidemment rien à notre admiration pour le livre du Dr Kamel Hussein. Le soin que nous avons mis à en suivre les moindres détails, à le traduire et à le résumer montre l'importance que revêt à nos yeux une telle œuvre. Depuis de nombreuses années nous souhaitions qu'un dialogue s'engageât entre chrétiens et musulmans où, dans une même estime réciproque et un même ardent amour de la vérité, on confrontât courtoisement, patiemment, fermement les positions respectives, essayant, si possible, de les renouveler à la lumière d'une meilleure connaissance

(1) *Adversus Haereses*, Lib. I ch. XXIV, 4 P.G. t. 7 col. 676 et sq. Cf *Dict. de Théol. Cath.* art. *Docétisme*, t. 4, col. 1940.

(2) *Le Coran*. Paris, Maisonneure, 1951, t. 3, p. 965.

(3) M. Massignon lui a consacré une brève mais substantielle étude dans *Le Christ dans les Evangiles selon Ghazali*, Appendice II: La mort du Christ en Croix, *Rev. des Etudes Islam.*, 1932, VI, p. 533-536.

des faits et des hommes. “*La Cité inique*” est une réponse admirable à notre vœu. Le tact parfait avec lequel le Dr Kamel Hussein a traité la personne du Christ et son enseignement en utilisant les données de l’Evangile, l’élévation des sentiments, la noblesse d’âme qui enveloppent et soutiennent la discussion des plus graves problèmes montrent à quel point le dialogue souhaité est possible.

Georges C. Anawati, O.P.

Le Caire, Juillet 1955